UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01459748 8

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE

COLLECTION DOLLARD

Droits réservés. Canada, 1913
par Librairie Beauchemin, Limitée, Montréal

N° 315 B

CONTEURS
CANADIENS-FRANÇAIS

F.C
9417c

CONTEURS CANADIENS-FRANÇAIS

DU XIXe SIÈCLE

AVEC NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR

E. Z. MASSICOTTE

PORTRAITS DESSINÉS PAR EDMOND J. MASSICOTTE

1re SÉRIE

171673
22 v. 22

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
79, Rue St Jacques
1913

PS
9321
M37
1913
Sct. 1

P.-A. DE GASPE, Fils

(1837)

P.-A DE GASPE, FILS

Le conte de cet auteur est extrait de son petit roman de mœurs canadiennes : *le Chercheur de trésor*, ou l'*Influence d'un livre*, paru en 1837.

M. P.-A. de Gaspé était fils de M. P.-A. de Gaspé, dont nous reproduisons aussi quelques récits dans ce volume. C'est le seul ouvrage que cet écrivain a laissé, croyons-nous. A l'époque de sa mort, en 1841, M. de Gaspé fils était employé à la législature de la Nouvelle-Écosse.

L'HOMME DU LABRADOR

Parmi les nombreux personnages groupés autour de l'âtre brûlant de l'immense cheminée, était un vieillard qui paraissait accablé sous le poids des ans. Assis sur un banc très bas, il tenait à deux mains un bâton sur lequel il appuyait sa tête chauve. Il n'était nullement nécessaire d'avoir remarqué la besace près de lui, pour le classer parmi les mendiants. Autant qu'il était possible de le juger dans cette attitude, cet homme devait être de la plus haute stature. Le maître du logis l'avait vainement sollicité de prendre place parmi les convives ; il n'avait répondu à ses vives sollicitations que par un sourire amer et en montrant du doigt sa

besace. — C'est un homme qui fait quelques grandes pénitences, avait dit l'hôte en rentrant dans sa chambre après souper, car malgré mes offres il n'a voulu manger que du pain. — C'était donc avec un certain respect que l'on regardait ce vieillard qui semblait absorbé dans ses pensées. La conversation s'engagea néanmoins, et Amand eut soin de la faire tourner sur son sujet favori. « — Oui, messieurs, s'écria-t-il, le génie et surtout les livres n'ont pas été donnés à l'homme inutilement ! avec les livres on peut évoquer les esprits de l'autre monde, le diable même. Quelques incrédules secouèrent la tête, et le vieillard appuya fortement la sienne sur son bâton.

— Moi-même, reprit Amand, il y a environ six mois, j'ai vu le diable sous la forme d'un cochon.

Le mendiant fit un mouvement d'impatience et regarda tous les assistants.

» — C'était donc un cochon ? s'é-

cria un jeune clerc notaire, bel esprit du lieu.

Le vieillard se redressa sur son banc, et l'indignation la plus marquée parut sur ses traits sévères.

» — Allons, monsieur Amand, dit le jeune clerc notaire, il ne faudrait jamais avoir mis le nez dans la science pour ne pas savoir que toutes ces histoires d'apparitions ne sont que des contes que les grand'mères inventent pour endormir leurs petits-enfants.

Ici, le mendiant ne put se contenir davantage : — Et moi, monsieur, je vous dis qu'il y a des apparitions, des apparitions terribles, et j'ai lieu d'y croire, ajouta-t-il en pressant fortement ses deux mains sur sa poitrine.

» — A votre âge, père, les nerfs sont faibles, les facultés affaiblies, le manque d'éducation, que sais-je ? répliqua l'érudit.

— A votre âge ! à votre âge ! répéta le mendiant, ils n'ont que ce

mot dans la bouche. Mais, monsieur le notaire, à votre âge, moi, j'étais un homme ; oui, un homme. Regardez, dit-il, en se levant avec peine à l'aide de son bâton ; regardez avec dédain même, si c'est votre bon plaisir, ce visage étique, ces yeux éteints, ces bras décharnés, tout ce corps amaigri. Eh bien ! monsieur, à votre âge, des muscles d'acier faisaient mouvoir ce corps qui n'est plus aujourd'hui qu'un spectre ambulant. Quel homme osait alors, continua le vieillard avec énergie, se mesurer avec Rodrigue, surnommé Bras-de-Fer ? Et quant à l'éducation, sans avoir mis aussi souvent que vous le nez dans la science, j'en avais assez pour exercer une profession honorable, si mes passions ne m'eussent aveuglé. Eh bien ! monsieur, à vingt-cinq ans une vision terrible (et il y a de cela soixante ans passés) m'a mis dans l'état de marasme où vous me voyez. Mais, mon Dieu, s'écria le vieillard, en le-

vant vers le ciel ses deux mains décharnées, si vous m'avez permis de traîner une si longue existence, c'est que votre justice n'était pas satisfaite !

» Je n'avais pas expié mes crimes horribles ! Qu'ils puissent enfin s'effacer, et je croirai ma pénitence trop courte.

Le vieillard épuisé par cet effort se laissa tomber sur son siège, et des larmes coulèrent le long de ses joues étiques.

» — Ecoutez, père, dit l'hôte, je suis certain que monsieur n'a pas eu l'intention de vous faire de la peine.

— Non, certainement, dit le jeune clerc en tendant la main au vieillard, pardonnez-moi ; ce n'était qu'un badinage.

— Comment ne vous pardonnerais-je pas, dit le mendiant, moi qui ai tant besoin d'indulgence ?

— Pour preuve de notre réconciliation, dit le jeune homme, racon-

tez-nous, s'il vous plaît, votre histoire.

— J'y consens, dit le vieillard, puisque la morale qu'elle renferme peut vous être utile, et il commença ainsi son récit :

A vingt ans j'étais un cloaque de tous les vices réunis : querelleur, batailleur, ivrogne, débauché, jureur et blasphémateur infâme ; mon père, après avoir tout tenté pour me corriger, me maudit, et mourut ensuite de chagrin.

Me trouvant sans ressources, après avoir dissipé mon patrimoine, je fus trop heureux de trouver du service comme simple engagé de la compagnie du Labrador. C'était au printemps de l'année 17**, il pouvait être environ midi, nous descendions dans la goélette *la Catherine*, par une jolie brise ; j'étais assis sur la lisse du gaillard d'arrière, lorsque le capitaine assembla l'équipage et lui dit : Ah ça ! enfants, nous serons, sur les

quatre heures, au Poste du Diable : quel est celui d'entre vous qui y restera ? Tous les regards se tournèrent vers moi, et tous s'écrièrent unanimement : Ce sera Rodrigue Bras-de-Fer. Je vis que c'était concerté ; je serrai les dents avec tant de force que je coupai en deux le manche d'acier de mon calumet, et frappant avec force sur la lisse où j'étais assis, je répondis dans un accès de rage : Oui, mes mille tonnerres, oui, ce sera moi ; car vous seriez trop lâches pour en faire autant ; je ne crains ni Dieu ni diable, et quand Satan y viendrait, je n'en aurais pas peur. — Bravo ! s'écrièrent-ils tous. Huzza ! pour Rodrigue. Je voulus rire à ce compliment ; mais mon ris ne fut qu'une grimace affreuse, et mes dents s'entre-choquèrent comme dans un violent accès de fièvre. Chacun alors m'offrit un coup, et nous passâmes l'après-midi à boire. Ce poste de peu de conséquence était toujours gardé, pendant trois mois, par un

seul homme qui faisait la chasse et la pêche, et quelque petit trafic avec les sauvages. C'était la terreur de tous les engagés, et tous ceux qui y avaient resté, avaient raconté des choses étranges de cette retraite solitaire ; de là son nom de Poste du Diable, en sorte que depuis plusieurs années on était convenu de tirer au sort pour celui qui devait l'habiter. Les autres engagés, qui connaissaient mon orgueil, savaient bien qu'en me nommant unanimement, la honte m'empêcherait de refuser, et par là s'exemptaient d'y rester eux-mêmes, et se débarrassaient d'un compagnon brutal qu'ils redoutaient tous.

Vers les quatre heures, nous étions vis-à-vis le poste dont le nom me fait encore frémir, après un laps de soixante ans : et ce ne fut pas sans une grande émotion que j'entendis le capitaine donner l'ordre de préparer la chaloupe. Quatre de mes compagnons me mirent à terre avec mon coffre, mes provisions et

une petite pacotille pour échanger avec les sauvages, et s'éloignèrent aussitôt de ce lieu maudit. Bon courage ! bon succès, s'écrièrent-ils d'un air moqueur, une fois éloignés du rivage. — Que le diable vous emporte tous, mes... ! que j'accompagnai d'un juron épouvantable. — Bon, me cria Joseph Pelchat, à qui j'avais cassé deux côtes six mois auparavant ; bon, mon ami, le diable te rendra visite plus tôt qu'à nous. Rappelle-toi ce que tu as dit. Ces paroles me firent mal. Tu fais le drôle, Pelchat, lui criai-je, mais suis bien mon conseil, fais-toi tanner la peau par les sauvages, car si tu me tombes sous la patte dans trois mois, je te jure par... (autre exécrable juron) qu'il ne t'en restera pas assez, sur ta maudite carcasse, pour raccommoder mes souliers. — Et quant à toi, me répondit Pelchat, le diable n'en laissera pas assez sur la tienne pour en faire de la babiche. Ma rage était à son comble ! Je saisis un

caillou, que je lançai avec tant de force et d'adresse, malgré l'éloignement de la terre, qu'il frappa à la tête le malheureux Pelchat et l'étendit sans connaissance dans la chaloupe. Il l'a tué ! s'écrièrent ses trois compagnons, un seul lui portant secours tandis que les autres deux faisaient force de rames pour aborder la goélette. Je crus, en effet, l'avoir tué, et je ne cherchai qu'à me cacher dans le bois, si la chaloupe revenait à terre ; mais une demi-heure après, qui me parut un siècle, je vis la goélette mettre toutes ses voiles et disparaître. Pelchat n'en mourut pourtant pas subitement ; il languit pendant trois années, et rendit le dernier soupir en pardonnant à son meurtrier. Puisse Dieu me pardonner au jour du jugement, comme ce bon jeune homme le fit alors !

Un peu rassuré, par le départ de la goélette, sur les suites de ma brutalité (car je réfléchissais que si j'eusse tué ou blessé Pelchat mortellement,

on serait venu me saisir), je m'acheminai vers ma nouvelle demeure. C'était une cabane d'environ vingt pieds carrés, sans autre lumière qu'un carreau de vitre au sud-ouest ; deux petits tambours y étaient adossés ; en sorte que cette cabane avait trois portes. Quinze lits, ou plutôt quinze grabats étaient rangés autour de la pièce principale. Je m'abstiendrai de vous donner une description du reste : ça n'a aucun rapport avec mon histoire.

J'avais bu beaucoup d'eau-de-vie pendant la journée, et je continuai à boire pour m'étourdir sur ma triste situation : en effet, j'étais seul sur une plage éloignée de toute habitation ; seul avec ma conscience ! et, Dieu ! quelle conscience ! Je sentais le bras puissant de ce même Dieu, que j'avais bravé et blasphémé tant de fois, s'appesantir sur moi, j'avais un poids énorme sur la poitrine. Les seules créatures vivantes, compagnons de ma solitude, étaient deux énormes

chiens de Terre-Neuve, à peu près aussi féroces que leur maître. On m'avait laissé ces chiens pour faire la chasse aux ours rouges, très communs dans cet endroit.

Il pouvait être neuf heures du soir. J'avais soupé, je fumais ma pipe près de mon feu, et mes deux chiens dormaient à mes côtés ; la nuit était sombre et silencieuse, lorsque tout à coup j'entendis un hurlement si aigre, si perçant, que mes cheveux se hérissèrent. Ce n'était pas le hurlement du chien ni celui plus affreux du loup : c'était quelque chose de satanique. Mes deux chiens y répondirent par des cris de douleur, comme si on leur eût brisé les os. J'hésitai : mon orgueil l'emportant, je sortis armé de mon fusil chargé de trois balles ; mes deux chiens, si féroces, ne me suivirent qu'en tremblant. Tout était cependant retombé dans le silence, et je me préparais déjà à rentrer, lorsque je vis sortir du bois un homme suivi d'un énorme

chien noir ; cet homme était au-dessus de la taille moyenne et portait un chapeau immense, que je ne pourrais comparer qu'à une meule de moulin, et qui lui cachait entièrement le visage. Je l'appelai, je lui criai de s'arrêter ; mais il passa, ou plutôt coula comme une ombre, et lui et son chien s'engloutirent dans le fleuve. Mes chiens, tremblants de tous leurs membres, s'étaient pressés contre moi et semblaient me demander protection.

Je rentrai dans ma cabane, saisi d'une frayeur mortelle ; je fermai et barricadai mes trois portes avec ce que je pus me procurer de meubles ; et ensuite mon premier mouvement fut de prier Dieu que j'avais tant offensé et lui demander pardon de mes crimes, mais l'orgueil l'emporta, et repoussant ce mouvement de la grâce, je me couchai tout habillé, dans le douzième lit, et mes chiens se placèrent à mes côtés. J'y étais depuis environ une demi-heu-

re, lorsque j'entendis gratter sur ma cabane comme si des milliers de chats, ou autres animaux, s'y fussent cramponnés avec leurs griffes ; en effet je vis descendre dans ma cheminée et remonter avec une rapidité étonnante, une quantité innombrable de petits hommes hauts d'environ deux pieds ; leurs têtes ressemblaient à celles des singes et étaient armés de longues cornes. Après m'avoir regardé un instant avec une expression maligne, ils remontaient la cheminée avec la vitesse de l'éclair, en jetant des éclats de rire diaboliques. Mon âme était si endurcie que ce terrible spectacle, loin de me faire rentrer en moi-même, me jeta dans un tel accès de rage, que je mordais mes chiens pour les exciter, et que, saisissant mon fusil, je l'armai et tirai avec force la détente, sans réussir pourtant à faire partir le coup. Je faisais des efforts inutiles pour me lever, saisir un harpon et tomber sur les diablotins, lorsqu'un

hurlement plus affreux que le premier me fixa à ma place. Les petits êtres disparurent, et il se fit un grand silence, et j'entendis frapper deux coups à ma première porte : un troisième coup se fit entendre, et la porte malgré mes précautions, s'ouvrit avec un fracas épouvantable. Une sueur froide coula sur tous mes membres, et pour la première fois depuis dix ans, je priai, je suppliai Dieu d'avoir pitié de moi. Un second hurlement m'annonça que mon ennemi se préparait à franchir la seconde porte, et au troisième coup, elle s'ouvrit comme la première et avec le même fracas. O mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, sauvez-moi ! Et la voix de Dieu grondait à mes oreilles comme un tonnerre, et me répondait : Non, malheureux, tu périras. Cependant un troisième hurlement se fit entendre et tout rentra dans le silence ; ce silence dura une dizaine de minutes. Mon cœur battait à coups redoublés ; il me sem-

blait que ma tête s'ouvrait et que ma cervelle s'en échappait goutte à goutte ; mes membres se crispaient et lorsqu'au troisième coup la porte vola en éclats sur mon plancher, je restai comme anéanti. L'être fantastique que j'avais vu passer, entra alors avec son chien, et ils se placèrent vis-à-vis de la cheminée. Un reste de flamme qui y brillait s'éteignit aussitôt, et je demeurai dans une obscurité complète.

Ce fut alors que je priai avec ardeur et fis vœu à la bonne sainte Anne que, si elle me délivrait, j'irais de porte en porte, mendiant mon pain le reste de mes jours. Je fus distrait de ma prière par une lumière soudaine ; le spectre s'était tourné de mon côté, avait relevé son immense chapeau, et deux yeux énormes, brillants comme des flambeaux, éclairèrent cette scène d'horreur. Ce fut alors que je pus contempler cette figure satanique : un nez lui couvrait la lèvre supérieure, quoique son im-

mense bouche s'étendit d'une oreille à l'autre, lesquelles oreilles lui tombaient sur les épaules comme celles d'un lévrier. Deux rangées de dents noires comme du fer, et sortant presque horizontalement de sa bouche, se choquaient avec un fracas terrible. Il porta son regard farouche de tous côtés, et, s'avançant lentement, il promena sa main décharnée et armée de griffes sur toute l'étendue du premier lit ; du premier lit il passa au second, et ainsi de suite jusqu'au onzième, où il s'arrêta quelque temps. Et moi, malheureux ! je calculais, pendant ce temps-là, combien de lits me séparaient de sa griffe infernale. Je ne priais plus ; je n'en avais pas la force ; ma langue desséchée était collée à mon palais et les battements de mon cœur, que la crainte me faisait supprimer, interrompaient seuls le silence qui régnait autour de moi dans cette nuit funeste. Je lui vis étendre la main sur moi ; alors, rassemblant toutes

mes forces, et par un mouvement convulsif, je me trouvai debout et face à face avec le fantôme dont l'haleine enflammée me brûlait le visage. Fantôme ! lui criai-je, si tu viens de la part de Dieu, demeure ; mais si tu viens de la part du diable je t'adjure, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de t'éloigner de ces lieux. Satan, car c'était lui, messieurs, je ne puis en douter, jeta un cri affreux, et son chien, un hurlement qui fit trembler ma cabane comme l'aurait fait une secousse de tremblement de terre.

Tout disparut alors, et les trois portes se refermèrent avec un fracas horrible. Je retombai sur mon grabat, mes deux chiens m'étourdirent de leurs aboiements pendant une partie de la nuit, et ne pouvant enfin résister à tant d'émotions cruelles, je perdis connaissance. Je ne sais combien dura cet état de syncope ; mais lorsque je recouvrai l'usage de mes sens, j'étais étendu sur le plan-

cher, me mourant de faim et de soif. Mes deux chiens avaient aussi beaucoup souffert, car ils avaient mangé mes souliers, mes raquettes et tout ce qu'il y avait de cuir dans la cabane. Ce fut avec beaucoup de peine que je me remis assez de ce terrible choc pour me traîner hors de mon logis, et lorsque mes compagnons revinrent, au bout de trois mois, ils eurent de la peine à me reconnaître : j'étais ce spectre vivant que vous voyez devant vous.

« — Mais, mon vieux, dit l'incorrigible clerc notaire.

— Mais... mais... que,... te serre... dit le colérique vieillard, en relevant sa besace ; et malgré les instances du maître, il s'éloigna en grommelant.

— Eh bien ! monsieur le notaire, dit Amand d'un air de triomphe, qu'avez-vous à répondre maintenant ?

— Il me semble, dit l'étudiant, esprit fort, que le mendiant nous en

a assez dit pour expliquer la vision d'une manière très naturelle : il était ivrogne d'habitude, il avait beaucoup bu ce jour-là ; sa conscience lui reprochait un meurtre atroce. Il eut un affreux cauchemar, suivi d'une fièvre au cerveau, causée par l'irritation du système nerveux, et... et...

— Et c'est ce qui fait que votre fille est muette, dit Amand impatienté ».

ALPHONSE POITRAS

315 B

(1845)

ALPHONSE POITRAS

M. Alphonse Poitras, avocat, est décédé en 1861, à Montréal, à l'âge de 45 ans, dit le *Répertoire National*, deuxième édition. Depuis plusieurs années, il avait abandonné la pratique de sa profession pour devenir employé de l'hôtel de ville de Montréal.

Écrivain amateur, il a produit hâtivement et peu. Cependant, il fut très populaire en son temps, car il avait des qualités nombreuses. Sa verve comique et son esprit d'observation sont remarquables.

HISTOIRE DE MON ONCLE

Il y a déjà longtemps de cela ; c'était du temps des voyageurs, du temps que, tous les ans, il partait de nos villes et de nos campagnes un essaim de jeunes Canadiens pour les *pays d'en haut* (c'était le nom). Alors tous les jeunes gens qui avaient l'esprit et les goûts tant soit peu tournés du côté des aventures, s'engageaient à la société du Nord-Ouest. Après quelques jours de fête pour s'étourdir sur les travaux et les privations qui les attendaient, ils disaient un dernier adieu à leurs parents et à leurs amis, et partaient. L'amour aussi, pour plusieurs, était la cause de ces longs et pénibles voyages sur nos fleuves et à travers nos épaisses forêts de l'Ouest. Celui-ci, maltraité

par sa maîtresse, allait, le désespoir au cœur, se venger de son malheureux destin sur le castor, la martre et l'orignal, qui peuplaient alors les bords de nos lacs et de nos rivières. Celui-là, plus heureux dans ses amours, mais disgracié par la fortune, allait passer quelques années dans le Nord-Ouest et revenait, avec des épargnes suffisantes pour réaliser ses plus douces espérances.

L'ancien marché de Montréal, les auberges avoisinantes étaient les rendez-vous de cette jeunesse vigoureuse. Après avoir entamé et quelquefois même épuisé les avances qu'ils recevaient, et après s'être munis d'un couteau de poche, d'un briquet et d'une ceinture fléchée (ce dernier article était indispensable), nos jeunes voyageurs partaient, en chantant, pour se rendre à Lachine, le cœur gros d'amour, de larmes et d'espérances. Là, on s'embarquait en canot, et comme le chant donne de la force et du courage, rend plus

heureux encore ceux qui le sont déjà, et berce dans de douces rêveries ceux qui n'ont pas *le cœur à rire*, on entonnait la vieille romance, *A la claire fontaine*. De ces temps-là datent toutes nos jolies chansons de voyageurs, ces romances, ces complaintes qui, pour manquer quelquefois de rime et de mesure, n'en sont pas moins des plus poétiques. L'on n'était pas seulement poète alors, l'on était aussi musicien. Eh ! quoi de plus gracieux, de plus naïf que tous ces airs de nos chansons de voyageurs, *A la claire fontaine*, *Derrière chez ma tante*, *En roulant ma boule, roulant !* Nombre d'artistes européens s'en feraient honneur à cause de leur simplicité et de leur naturel.

Nos voyageurs voguaient toute la journée, prenant l'aviron chacun son tour. Le soir arrivé, on abordait dans la première petite anse venue, l'on faisait du feu et l'on suspendait la marmite à un arbre. Après le re-

pas, qui se composait de lard salé et d'un biscuit sans levain, chacun allumait sa pipe, et ceux d'entre les voyageurs qui avaient déjà fait la même route, racontaient aux jeunes *conscrits* leurs aventures. L'un, exactement à la même place où l'on allait passer la nuit, avait vu, un an auparavant, un serpent plus ou moins gros, selon que son imagination le lui avait plus ou moins grossi. L'autre avait vu, à l'entrée de la forêt, un animal d'une forme extraordinaire, comme il ne s'en était jamais vu et comme il ne s'en verra probablement jamais ; un autre, et c'était pis encore, avait vu, au milieu de la nuit, par un beau clair de lune, et il ne dormait certainement pas, un homme d'une taille gigantesque, traversant les airs avec la rapidité d'une flèche. Venaient ensuite des histoires de loups-garous, de chasse-galerie, de revenants, que sais-je ? et mille autres histoires de ce genre. Ce qui ne contribuait pas peu à

disposer les plus jeunes voyageurs à en voir autant, et plus s'il eût été possible.

Voici ce que mon oncle, vieux voyageur, me racontait, il y a quelques dix ans, et ce qu'affirmait un de ses amis en ma présence, comme vous le verrez plus tard. C'est mon oncle qui parle :

« C'était par une belle soirée du mois de mai ; l'hivernement était terminé. Nous venions de laisser l'Outaouais et nous entrions dans la rivière des Prairies ; nous n'étions qu'à quelques milles de chez mon père, où je me proposais d'arrêter un moment, avec mes compagnons, avant d'aller à Québec où nous descendions plusieurs canots chargés des plus riches pelleteries et d'ouvrages indiens que nous avions eus en échange, contre de la poudre, du plomb et de l'eau-de-vie. Comme il n'était pas tard et que nous étions passablement fatigués, nous résolûmes d'allumer la pipe à la première maison et de nous laisser aller au

courant jusque chez mon père. A peine avions-nous laissé l'aviron que nous apercevons sur la côte une petite lumière qui brillait à travers trois ou quatre vitres, les seules qui n'avaient pas encore été remplacées par du papier. Comme habitant de l'endroit, l'on me députe vers cette petite maison pour aller chercher un tison de feu. Je descends sur le rivage et je monte à la chaumière. Je frappe à la porte, on ne me dit pas d'entrer ; cependant j'entre. J'aperçois sur le foyer, placés de chaque côté de la cheminée, un vieillard et une vieille femme, tous deux la tête appuyée dans la main et les yeux fixés sur un feu presque éteint qui n'éclairait que faiblement les quatre murs blanchis de cette maison, si toutefois l'on pouvait appeler cela maison. Je fus frappé de la nudité de cette misérable demeure. Il n'y avait rien, rien du tout, ni lit, ni table, ni chaise. Je salue aussi poliment que me le per-

mettait mon titre de voyageur des pays d'en haut, ces deux *personnages* à figures étranges et immobiles ; politesse inutile, on ne me rend pas mon salut, on ne daigne seulement pas lever la vue sur moi. Je leur demande la permission d'allumer ma pipe et de prendre un petit tison pour mes compagnons qui étaient sur la grève ; pas plus de réponse, pas plus de regards qu'auparavant. Je ne suis ni peureux, ni superstitieux ; d'ailleurs, j'avais déjà eu des aventures de cette nature dans le nord ; eh bien ! n'eût été la honte de reparaître devant mes compagnons sans feu, eux qui avaient vu et qui voyaient encore la petite fenêtre éclairée, je crois que j'aurais gagné la porte et que je me serais enfui à toutes jambes, tant étaient effrayantes l'immobilité et la fixité des regards de ces deux êtres. Je rassemble, en tremblant, le peu de force et de courage qui me restaient, je m'avance vers la cheminée, je sai-

sis un tison par le bout éteint et je passe la porte. Chaque pas qui m'éloignait de cette maudite cabane me semblait un poids de moins sur le cœur. Je saute dans mon canot avec mon tison et le passe à mes compagnons, sans souffler mot de ce qui venait de m'arriver : on eût ri de moi. Chose étrange ! le feu ne brûlait pas plus leur tabac que si c'eût été un glacon. — Nom de Dieu ! dit l'un d'eux, que signifie cela ? ce feu-là ne brûle pas. J'allais leur raconter ma silencieuse réception à la cabane, sans craindre de trop faire rire de moi, puisque le feu que j'en rapportais ne brûlait pas, du moins le tabac, lorsque tout à coup la petite lumière de la cabane éclate comme un incendie immense, disparaît avec la rapidité d'un éclair et nous laisse dans la plus profonde obscurité. Au même instant, on entend des cris de chats épouvantables ; deux énormes matoux, aux yeux brillants comme des escarboucles,

se jettent à la nage, grimpent sur le canot, et cela toujours avec les miaulements les plus effrayants. Une idée lumineuse me traverse la tête : — Jette-leur le tison, criai-je à celui qui le tenait ; ce qu'il fait aussitôt. Les cris cessent, les deux chats sautent sur le tison et s'enfuient vers la cabane où la petite lumière avait reparu ».

Vingt ans après cette aventure, j'étais en vacances chez mon oncle, à la Rivière-des-Prairies : c'était dans le mois d'août ; lui et moi nous fumions sur le perron de sa maison blanche à contrevents verts. Un cajeu venait de s'arrêter à la côte. Un homme d'une cinquantaine d'années, à figure franche et joviale, venait de laisser le cajeu ; il s'en vient droit à nous, et demande à mon oncle, en le tutoyant et en l'appelant par son nom de baptême, comment il se portait. — Bien, lui dit mon oncle, mais je ne vous reconnais pas. — Comment, dit l'étran-

ger, tu ne te rappelles pas Morin ?

A ce nom, comme s'il se fût réveillé en sursaut, mon oncle fait un pas en arrière, puis se jette au cou de Morin. Tout ce que peuvent faire deux amis de voyage qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, se fit. Il va sans dire que Morin soupa et coucha à la maison. Durant la veillée, pendant que les deux vieux voyageurs étaient animés à parler de leur jeunesse et de la misère qu'ils avaient eue dans le Nord-Ouest, mon oncle s'arrête tout à coup : — Ah ! Morin, dit-il, pendant que j'y pense, il y a assez longtemps que je passe pour un menteur, conte à la compagnie ce qui nous est arrivé en telle année, te le rappelles-tu ? — Ma foi, oui, dit Morin, je me le rappellerai toute ma vie. Et Morin rapporta à la compagnie et devant moi, sans augmentation ni diminution, le fait au moins surnaturel que je vous ai narré. D'où je conclus qu'il ne faut jamais jurer ni douter de rien.

P.-A. DE GASPE, Père

(1861-66)

P.-A. DE GASPE, PÈRE

M. Philippe-Aubert de Gaspé est né à Québec, le 30 octobre 1786. Il fut avocat, puis shérif du district judiciaire de Québec. En 1861, il publia *les Anciens Canadiens*, que l'on considère comme le meilleur ouvrage de notre littérature sur les mœurs canadiennes d'autrefois. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1866. Les contes que nous reproduisons ici sont extraits de ses œuvres, très populaires en ce pays. M. de Gaspé est mort en 1871. Il est le véritable créateur du conte canadien, tel que compris de nos jours.

UNE NUIT CHEZ LES SORCIERS

Si donc qu'un jour, mon défunt père, qui est mort, avait laissé la ville pas mal tard, pour s'en retourner chez nous ; il s'était même diverti, comme qui dirait, à pintocher tant soit peu avec ses connaissances de la Pointe-Lévis ; il aimait un peu la goutte le brave et honnête homme ! à telle fin qu'il portait toujours, quand il voyageait, un flacon d'eau-de-vie dans son sac de loup-marin ; il disait que c'était le lait des vieillards.

Si donc que quand mon défunt père voulut partir, il faisait tout à fait nuit. Ses amis firent alors tout leur possible pour le garder à coucher, en lui disant qu'il allait bien vite passer tout seul devant la cage de fer où la Corriveau faisait

sa pénitence, pour avoir tué son mari.

Vous l'avez vue vous-mêmes, mes messieurs, quand j'avons quitté la Pointe-Lévis à une heure : elle était bien tranquille dans sa cage, la méchante bête, avec son crâne sans yeux ; mais ne vous y fiez pas : c'est une sournoise, allez, si elle ne voit pas le jour, elle sait ben trouver son chemin la nuit pour tourmenter le pauvre monde.

Si ben, toujours, que mon défunt père, qui était brave comme l'épée de son capitaine, leur dit qu'il ne s'en souciait guère ; qu'il ne lui devait rien à la Corriveau ; et un tas d'autres raisons que j'ai oubliées. Il donne un coup de fouet à sa guevalle, qui allait comme le vent, la fine bête ! et le voilà parti.

Quand il passa près de l'esquelette, il lui sembla ben entendre quelque bruit, comme qui dirait une plainte ; mais, comme il ventait un gros sorouet, il crut que c'était le vent qui

lui sifflait dans les os du calabre. Pu n'y moins, ça le tarabusquait, et il prit un bon coup, pour se réconforter. Tout ben considéré, à ce qu'i se dit, il faut s'entr'aider entre chrétiens : peut-être que la pauvre créature demande des prières. Il ôte donc son bonnet, et récite dévotement un déprofundi à son intention ; pensant que si ça lui faisait pas de bien, ça ne lui ferait pas de mal, et que lui, toujours, s'en trouverait mieux.

Si donc, qu'il continua à filer grand train ; ce qui ne l'empêchait pas d'entendre derrière lui, tic tac, tic tac, comme si un morceau de fer eût frappé sur des cailloux. Il crut que c'était son bandage de roue ou quelques fers de son cabrouette qui étaient décloués. Il descend donc de sa voiture ; mais tout était en règle. Il toucha sa guevalle pour réparer le temps perdu ; mais, un petit bout de temps après, il entend encore tic tac, sur les cailloux. Com-

me il était brave, il n'y fit pas grande attention.

Arrivé sur les hauteurs de Saint-Michel, que nous avons passées tantôt, l'endormitoire le prit. Après tout, ce que se dit mon défunt père, un homme n'est pas un chien ! faison un somme ; ma guevalle et moi nous en trouverons mieux. Si donc, qu'il dételle sa guevalle, lui attache les deux pattes de devant avec ses « cordeaux », et lui dit : Tiens, mignonne, voilà de la bonne herbe, tu entends couler le ruisseau : bonsoir.

Comme mon défunt père allait se fourrer sous son cabrouette pour se mettre à l'abri de la rosée, il lui prit fantaisie de s'informer de l'heure. Il regarde donc les trois Rois au sud, le Chariot au nord, et il en conclut qu'il était minuit. C'est l'heure, qu'il se dit, que tout honnête homme doit être couché.

Il lui sembla, cependant, tout à coup, que l'île d'Orléans était en

feu. Il saute un fossé, s'accote sur une clôture, ouvre de grands yeux, regarde, regarde... Il vit à la fin que des flammes dansaient le long de la grève, comme si tous les fifollets du Canada, les damnés, s'y fussent donné rendez-vous pour tenir leur sabbat. A force de regarder, ses yeux, qui étaient pas mal troublés, s'éclaircirent, et il vit un drôle de spectacle : c'étaient comme des manières d'hommes, une curieuse engeance tout de même ! ça avait ben une tête grosse comme un demi-minot, affublée d'un bonnet pointu d'un aulne de long, puis des bras, des bras, des jambes, des pieds et des mains armés de griffes, mais point de corps pour la peine d'en parler.

Ils avaient, sous votre respect, mes messieurs, le califourchon fendu jusqu'aux oreilles. Ça n'avait presque pas de chair : c'était quasiment tout en os, comme des esquelettes. Tous ces jolis gars avaient la lèvre

supérieure tendue en bec de lièvre, d'où sortait une dent de rhinoféroce d'un bon pied de long, comme on en voit, monsieur Arché, dans votre beau livre d'images de l'histoire surnaturelle. Le nez ne vaut guère la peine qu'on en parle ; c'était ni plus ni moins, qu'un long groin de cochon, sous votre respect, qu'ils faisaient jouer à demande, tantôt à droite tantôt à gauche de leur grande dent ; c'était, je suppose, pour l'affiler. J'allais oublier une grande queue, deux fois longue comme celle d'une vache, qui leur pendait dans le dos, et qui leur servait, je pense, à chasser les moustiques.

Ce qu'il y avait de drôle, c'est qu'ils n'avaient que trois yeux par couple de fantômes. Ceux qui n'avaient qu'un seul œil au milieu du front, comme des cyclopes dont votre oncle le chevalier, monsieur Jules, qui est un savant, lui, nous lisait dans son gros livre, tout latin comme un bréviaire de curé, qu'il appelle

son Vigile, ceux donc qui n'avaient qu'un seul œil tenaient par la griffe deux acolytes qui avaient ben, eux, les damnés, tous leurs yeux. De tous ces yeux sortaient des flammes qui éclairaient l'île d'Orléans comme en plein jour. Ces derniers semblaient avoir de grands égards pour leurs voisins, qui étaient comme qui dirait, borgnes : ils les saluaient, s'en rapprochaient, se trémoussaient les bras et les jambes, comme des chrétiens qui font le carré d'un menette.

Les yeux de mon défunt père lui en sortaient de la tête. Ce fut ben pire quand ils commencèrent à sauter, à danser, sans pourtant changer de place, et à entonner, d'une voix enrouée comme des bœufs qu'on étrangle, la chanson suivante :

Allons, gai, compèr' lutin !
Allons, gai, mon cher voisin !
Allons, gai, compèr' qui fouille,
Compèr' crétin la grenouille !
Des chrétiens, des chétiens,
J'en f'rons un bon festin.

— Ah ! les misérables cannibales,

dit mon défunt père, voyez si un honnête homme peut être un moment sûr de son bien ! Non contents de m'avoir volé ma plus belle chanson que je réservais toujours pour la derniere dans les noces et les festins, voyez comme ils me l'ont étriquée ! c'est à ne plus s'y reconnaître ! Au lieu de bon vin, ce sont des chrétiens dont ils veulent se régaler, les indignes !

Et puis après, les sorciers continuèrent leur chanson infernale, en regardant mon défunt père et en le couchant en joue avec leurs grandes dents de rhinoféroce.

Ah ! viens donc, compèr' François,
Ah ! viens donc, tendre poignet !
Dépêch'-toi, compèr' l'andouille,
Compèr' boudin, la citrouille ;
Du Français, du Français,
J'en frons un bon saloi.

— Tout ce que je pense vous dire pour le moment, mes mignons, leur cria mon défunt père, c'est que si vous en mangez jamais d'autre lard que celui que je vous porterai, vous

n'aurez pas besoin de dégraisser votre soupe.

Les sorciers paraissaient, cependant, attendre quelque chose, car ils tournaient souvent la tête en arrière ; mon défunt père regarde itou. Qu'est-ce qu'il aperçoit sur le coteau ? un grand diable bâti comme les autres, mais aussi long que le clocher de Saint-Michel, que nous avons passé tout à l'heure. Au lieu de bonnet pointu, il portait un chapeau à trois cornes surmonté d'une épinette en guise de plumet. Il n'avait ben qu'un œil, le gredin qu'il était ! Mais ça en valait une douzaine : c'était sans doute le tambour-major du régiment, car il tenait d'une main une marmite deux fois aussi grosse que nos chaudrons à sucre, qui tiennent vingt gallons ; et de l'autre, un battant de cloche qu'il avait volé, je crois, le chien d'héritique, à quelque église avant la cérémonie du baptême. Il frappe un coup sur la marmite, et tous ces insécrables se

mettent à rire, à sauter, à se trémousser, en branlant la tête du côté de mon défunt père, comme s'ils l'invitaient à venir se divertir avec eux.

— Vous attendrez longtemps, mes brebis, pensait à part lui mon défunt père, dont les dents claquaient dans la bouche comme un homme qui a les fièvres tremblantes, vous attendrez longtemps, mes doux agneaux : il y a de la presse de quitter la terre du bon Dieu pour celle des sorciers !

Tout à coup le diable géant entonne une ronde infernale, en s'accompagnant sur la marmite qu'il frappait à coups pressés et redoublés, et tous les diables partent comme des éclairs ; si bien, qu'ils ne mettaient pas une minute à faire le tour de l'île. Mon pauvre défunt père était si embêté de tout ce vacarme, qu'il ne put retenir que trois couplets de cette belle danse ronde ; et la voici :

C'est notre terre d'Orléans (bis)
Qu'est le pays des beaux enfants,

Toure-loure ;
Dansons à l'entour,
Toure-loure ;
Dansons à l'entour.

Venez-y tous en survenants (bis)
Sorciers, lézards, crapauds, serpents
Toure-loure ;
Dansons à l'entour,
Toure-loure ;
Dansons à l'entour.

Venez-y tous en survivants (bis)
Impies, athées et mécréants,
Toure-loure ;
Dansons à l'entour,
Toure-loure ;
Dansons à l'entour.

Les sueurs abîmaient mon défunt père ; il n'était pas pourtant au plus creux de ses traverses...

Si donc, reprit José, que mon défunt père, tout brave qu'il était, avait une si fichue peur, que l'eau lui dégouttait par le bout du nez, gros comme une paille d'avoine. Il était là, le cher homme, les yeux plus grands que la tête, sans oser bouger. Il lui sembla bien qu'il entendait derrière lui le tic tac qu'il avait déjà entendu plusieurs fois pendant sa route; mais il avait trop de besogne par-devant, sans s'occuper de ce qui se pas-

sait derrière lui. Tout à coup, au moment où il s'y attendait le moins, il sent deux grandes mains sèches comme des griffes, qui lui serrent les épaules : il se retourne tout effarouché, et se trouve face à face avec la Corriveau, qui se grappignait amont lui. Elle avait passé les mains à travers les barreaux de sa cage de fer, et s'efforçait de lui grimper sur le dos : mais la cage était pesante, et, à chaque élan qu'elle prenait, elle retombait à terre avec un bruit rauque, sans lâcher pourtant les épaules de mon pauvre défunt père, qui pliait sous le fardeau. S'il ne s'était pas tenu solidement avec ses deux mains à la clôture, il aurait écrasé sous la charge. Mon pauvre défunt père était si saisi d'horreur, qu'on aurait entendu l'eau qui lui coulait de la tête tomber sur la clôture comme des grains de gros plomb à canard.

« — Mon cher François, dit la Corriveau, fais-moi le plaisir de me me-

ner danser avec mes amis de l'île d'Orléans.

— Ah ! satanée bigre de chienne ! cria mon défunt père (c'était le seul jurement dont il usait, le saint homme, et encore dans les grandes traverses).

— Satanée bigre de chienne, est-ce pour me remercier de mon « déprofundi » et de mes autres bonnes prières que tu veux me mener au sabbat ? Je pensais bien que tu en avais, au petit moins, pour trois à quatre mille ans dans le purgatoire pour tes fredaines. Tu n'avais tué que deux maris : c'était une misère ! Aussi ça me faisait encore de la peine, à moi qui ai toujours eu le cœur tendre pour la créature, et je me suis dit : Il faut lui donner un coup d'épaule ; et c'est là ton remerciement, que tu veux monter sur les miennes, pour me traîner en enfer comme un héritique.

— Mon cher François, dit la Corriveau, mène-moi danser avec mes

bons amis ; et elle cognait sa tête sur celle de mon défunt père, que le crâne lui résonnait comme une vessie sèche pleine de cailloux.

— Tu peux être sûre, dit mon défunt père, satanée bigre de fille de Judas l'Escariot, que je vais te servir de bête de somme pour te mener danser au sabbat avec tes jolis mignons d'amis !

— Mon cher François, répondit la sorcière, il m'est impossible de passer le Saint-Laurent, qui est un fleuve bénit, sans le secours d'un chrétien.

— Passe comme tu pourras, satanée pendue, que lui dit mon défunt père ; passe comme tu pourras : chacun son affaire. Oh ! oui, compte que je t'y mènerai danser avec tes chers amis, mais ça sera à poste de chien comme tu es venue, je ne sais comment, en traînant ta belle cage, qui aura déraciné toutes les pierres et tous les cailloux du chemin du roi, que ça sera une esclandre,

quand le grand voyeur passera ces jours-ci, de voir un chemin dans un état si piteux ! Et puis, ça sera le pauvre habitant qui pâtira, lui, pour tes fredaines, en payant l'amende pour n'avoir pas entretenu son chemin d'une manière convenable !

Le tambour-major cesse enfin tout à coup de battre la mesure sur sa grosse marmite. Tous les sorciers s'arrêtent et poussent trois cris, trois hurlements comme font les sauvages quand ils ont chanté et dansé « la guerre », cette danse et cette chanson par laquelle ils préludent toujours à une expédition guerrière. L'île en est ébranlée jusque dans ses fondements. Les loups, les ours, toutes les bêtes féroces, les sorciers des montagnes du nord s'en saisissent, et les échos les répètent jusqu'à ce qu'ils s'éteignent dans les forêts qui bordent la rivière Saguenay.

Mon pauvre défunt père crut que c'était, pour le petit moins, la fin du monde et le jugement dernier.

Le géant au plumet d'épinette frappe trois coups : et le plus grand silence succède à ce vacarme infernal. Il élève le bras droit du côté de mon défunt père, et lui crie d'une voix de tonnerre : Veux-tu bien te dépêcher, chien de paresseux, veux-tu bien te dépêcher, chien de chrétien, de traverser notre amie ? Nous n'avons plus que quatorze mille quatre cents rondes à faire autour de l'île avant le chant du coq : veux-tu lui faire perdre le plus beau du divertissement ?

» — Va-t'en à tous les diables d'où tu sors, toi et les tiens, lui cria mon défunt père, perdant enfin toute patience.

— Allons, mon cher François, dit la Corriveau, un peu de complaisance ! tu fais l'enfant pour une bagatelle ; tu vois pourtant que le temps presse: voyons, mon fils, un petit coup de collier.

— Non, non, fille de Satan ! dit mon défunt père. Je voudrais bien

que tu l'eusses encore le beau collier que le bourreau t'a passé autour du cou, il y a deux ans : tu n'aurais pas le sifflet si affilé.

Pendant ce dialogue, les sorciers de l'île reprenaient leur refrain :

Dansons à l'entour,
Toure-loure ;
Dansons à l'entour.

» — Mon cher François, dit la sorcière, si tu refuses de m'y mener en chair et en os, je vais t'étrangler ; je monterai sur ton âme et je me rendrai au sabbat ». Ce disant, elle le saisit à la gorge et l'étrangla.

Quand je dis étranglé, il n'en valait guère mieux, le cher homme, reprit José, car il perdit tout à fait connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il entendit un petit oiseau qui criait : Qu'é-tu (1) ?

— Ah ! ça ! dit mon défunt père, je ne suis donc point en enfer, puisque j'entends les oiseaux du bon

(1) Cri figuré de la mésange.

Dieu. Il risque un œil, puis un autre, et voit qu'il fait grand jour : le soleil lui reluisait sur le visage.

Le petit oiseau, perché sur une branche voisine, criait toujours : Qu'é-tu ?

— Mon cher petit enfant, dit mon défunt père, il m'est malaisé de répondre à ta question, car je ne sais trop qui je suis ce matin ; hier encore je me croyais un brave et honnête homme créant Dieu ; mais j'ai eu tant de traverses cette nuit, que je ne saurais assurer si c'est bien moi, François Dubé, qui suis ici présent en corps et en âme. Et puis il se mit à chanter, le cher homme :

Dansons à l'entour,
Toure-loure ;
Dansons à l'entour.

Il était encore à moitié ensorcelé. Si bien toujours, qu'à la fin il s'aperçut qu'il était couché de tout son long dans un fossé où il y avait heureusement plus de vase que d'eau, car sans cela, mon pauvre défunt

père, qui est mort comme un saint, entouré de tous ses parents et amis, et muni de tous les sacrements de l'Eglise sans en manquer un, aurait trépassé sans confession, comme un orignal au fond des bois, sauf le respect que je lui dois et à vous, mes jeunes messieurs. Quand il se fut déhalé du fossé où il était serré comme dans une étoque, le premier objet qu'il vit fut son flacon sur la levée du fossé ; ça lui ranima un peu le courage. Il étendit la main pour prendre un coup ; mais bernique ! il était vide ! La sorcière avait tout bu.

Mon défunt père attela sa guevalle, qui n'avait eu connaissance de rien, à ce qu'il paraît, la pauvre bête! et prit au plus vite le chemin de la maison : ce ne fut que quinze jours après qu'il nous raconta son aventure.

L'AVENTURE DE DAVID LAROUCHE

CONTE DE JOSÉ

Il est bon de vous dire, qu'un nommé David Larouche était établi, il y a longtemps de ça, dans la paroisse de St-Roch. C'était un assez bon habitant, ni trop riche, ni trop pauvre : il tenait le mitant. Il me ressemblait le cher homme, il n'était guère futé ; ce qui ne l'empêchait pas de rouler proprement parmi le monde.

Si donc David se lève un matin plus de bonne heure que de coutume, va faire son train aux bâtiments, revient à la maison, se fait la barbe comme un dimanche, et s'habille de son mieux.

— Où vas-tu, mon homme ? que lui dit sa femme ; comme tu t'es mis faraud ! vas-tu voir tes filles ?

Vous entendez que tout ce qu'el en disait était histoire de fare

elle savait ben que son mari était honteux avec les femmes, et point carnassier pour la créature ; mais la Tèque tenait de son oncle Bernichon Castonguay, le plus facieux corps de toute la côte du sud. Elle disait souvent en montrant son mari : vous voyez ben ce grand hébété-là (vous l'excusez, dit José, ce n'était guère poli d'une femme à son mari), eh bien ! il n'aurait jamais eu le courage de me demander en mariage, moi, la plus jolie créature de la paroisse, si je n'avais fait au moins la moitié du chemin ; et pourtant les yeux lui en flambaient dans la tête quand il me voyait. J'eus donc compassion de lui, car il ne se pressait guère ; il est vrai que j'étais un peu plus pressée que lui : il avait quatre bons arpents de terre sous les pieds, et moi je n'avais que mon gentil corps.

Elle mentait un peu la farceuse, ajouta José : elle avait une vache, une taure d'un an, six mères mou-

tonnes, son rouet, un coffre si plein de hardes qu'il fallait y appuyer le genou pour le fermer ; et dans ce coffre cinquante beaux francs (1).

J'en eus donc compassion, dit-elle, un soir qu'il veillait chez nous, tout honteux dans un coin, sans oser m'accoster ; et je lui dis : Je sais bien que tu m'aimes, grand bêta ; parle à mon père, qui t'attend dans le cabinet, et mets les bans à l'église. Là-dessus, comme il était rouge comme un coq d'Inde, sans bouger pourtant, je le poussai par les épaules dans le cabinet. Mon père ouvre une armoire, tire le flacon d'eau-de-vie pour l'enhardir ; eh bien ! malgré toutes ces avances, il lui fallut trois coups dans le corps avant de lui délier la langue.

Si donc, continua José, que la Tèque dit à son homme : Où vas-tu, mon homme, que tu es si faraud ?

(1) C'était une belle dot, pendant mon enfance, que celle de Thècle Castonguay ; la fille d'habitant qui l'apportait en mariage, était bien vite pourvue d'un époux à son choix. — *Note de l'auteur.*

vas-tu voir les filles ? Prends garde à toi : si tu fais des averdingles, je te passerai en saindoux.

« — Tu sais ben que non, fit Larouche en lui ceinturant les reins d'un petit coup de fouet par façon de risée ; nous voici à la fin de mars, mon grain est tout battu, je m'en vais porter ma dîme au curé.

— Tu fais bien, mon homme, lui dit sa femme, qui était une bonne chrétienne : il faut rendre au bon Dieu ce qui nous vient de lui ».

Larouche charge donc ses poches sur son traîneau, jette un charbon sur sa pipe, saute sur la charge, et s'en va tout joyeux.

Comme il passait un petit bois, il fit rencontre d'un voyageur qui sortait par un sentier de traverse. Cet étranger était un grand et bel homme d'une trentaine d'années. Une longue chevelure blonde lui flottait sur les épaules, ses beaux yeux bleus avaient une douceur angélique, et toute sa figure, sans être positive-

ment triste, était d'une mélancolie empreinte de compassion. Il portait une longue robe bleue nouée avec une ceinture.

Larouche disait n'avoir jamais rien vu de si beau que cet étranger ; que la plus belle créature était laide en comparaison.

« — Que la paix soit avec vous, mon frère, lui dit le voyageur.

— Je vous remercie toujours de votre souhait, reprit David ; une bonne parole n'écorche pas la bouche ; mais c'est pourtant ce qui presse le moins. Je suis en paix, Dieu merci, avec tout le monde : j'ai une excellente femme, de bons enfants, je fais un ménage d'ange, tous mes voisins m'aiment : je n'ai donc rien à désirer de ce côté-là.

— Je vous en félicite, dit le voyageur. Votre voiture est bien chargée ; où allez-vous si matin ?

— C'est ma dîme, que je porte à mon curé.

— Il paraît alors, reprit l'étranger,

que vous avez eu une bonne récolte, ne payant qu'un minot de dîme par vingt-six minots que vous récoltez.

— Assez bonne, j'en conviens ; mais, si j'avais eu du temps à souhait et à ma guise, ça aurait été bien autre chose.

— Vous croyez ? dit le voyageur.

— Si j'y crois ! il n'y a pas de doute, répliqua David.

— Eh bien, dit l'étranger, vous aurez maintenant le temps que vous souhaitez, et grand bien vous fasse » !

Après avoir ainsi parlé, il disparut au pied d'un petit coteau.

— C'est drôle, tout de même, pensait David. Je savais bien qu'il y avait des mauvaises gens qui couraient le monde en jetant des ressorts sur les hommes, les femmes, les enfants, les animaux : témoin la femme à Lestin Coulombe, qui s'était moquée, le propre jour de ses noces, d'un quêteux qui louchait de l'œil gauche ; et elle en a eu bien du regret, la pauvre créature ! car il lui

avait dit en colère : Prenez bien garde, jeune femme, de n'avoir que des enfants loucheux. Elle tremblait, la chère femme, à chaque enfant qu'elle mettait au monde, et elle en avait sujet ; car voyez-vous, le quatorzième, en y regardant de bien près, parait avoir une taie sur l'œil droit.

— Mais, pensait toujours Larouche en lui-même, s'il y a des mauvaises gens qui courent les campagnes pour jeter des ressorts, je n'ai jamais entendu parler de saints ambulants qui parcouraient le Canada pour nous faire faire des miracles. Après tout, ce n'est pas mon affaire : je n'en parlerai à personne ; et nous verrons le printemps prochain.

L'année suivante, vers le même temps, David, tout honteux, se lève à la sourdine, longtemps avant le jour, pour porter sa dîme au curé. Il n'avait besoin, ni de cheval, ni de voiture : il la portait toute à la main dans son mouchoir.

Au soleil levant, il fit encore rencontre, à la même place, de l'étranger qui lui dit :

« — Que la paix soit avec vous, mon frère !

— Jamais souhait ne vint plus à propos, répondit Larouche, car je crois que le diable est entré dans ma maison, où il tient son sabbat jour et nuit : ma femme me dévore depuis le matin jusqu'au soir, mes enfants me boudent, quand ils ne font pas pis ; et tous mes voisins sont déchaînés contre moi.

— J'en suis bien peiné, dit le voyageur ; mais que portez-vous dans ce petit paquet ?

— C'est ma dîme, reprit Larouche d'un air chagrin.

— Il me semble pourtant, dit l'étranger, que vous avez toujours eu le temps que vous avez souhaité ?

— J'en conviens, dit David ; quand j'ai demandé du soleil, j'en ai eu ; quand j'ai souhaité de la pluie, du vent, du calme, j'en avais ; cepen-

dant rien ne m'a réussi ! Le soleil brûlait le grain, la pluie le faisait pourrir, le vent le renversait et le calme amenait la gelée pendant la nuit. Tous mes voisins se sont élevés contre moi : on me traitait de sorcier qui attirait la malédiction sur leurs récoltes. Ma femme même commença à me montrer de la méfiance, et a fini par se répandre en reproches et en invectives contre moi. Jusqu'à mes enfants qui prirent la part de leur mère ! En un mot, c'est à en perdre l'esprit !

— C'est ce qui vous prouve, mon frère, dit le voyageur, que votre vœu était insensé ; qu'il faut toujours se fier à la providence du bon Dieu, qui sait mieux que l'homme ce qui lui convient ; ayez confiance en elle, et vous verrez que vous n'aurez pas l'humiliation de porter votre dîme dans un mouchoir ».

Après ces paroles, l'étranger disparut encore au pied du même coteau.

Larouche se le tint pour dit, et

accepta ensuite, avec reconnaissance, le bien que le bon Dieu lui faisait, sans se mêler de vouloir régler les saisons.

LÉGENDE DU PÈRE ROMAIN CHOUINARD

Rendez-moi mon bonnet carré.

Comme l'on fait son lit on se couche, dit sentencieusement le père Chouinard. Si Joséphine Lalande eût été mieux élevée, morigénée par ses parents, quand elle était petite, elle ne leur aurait pas causé tant de chagrin, ainsi qu'à elle-même.

La Fine, comme tout le monde l'appelait, était fille unique ; et ses parents en étaient effolés, n'ayant point d'autres enfants qu'elle ; elle fut en conséquence élevée à tous ses caprices : si le papa la grondait un peu, la mère prenait la part de sa fille ; et si la maman la reprenait, le

papa disait : pourquoi fais-tu de la peine à l'enfant ? Ce qui n'empêcha pas Joséphine d'être, à seize ans, la plus belle fille de la paroisse de Sainte-Anne : et si avenante avec tout le monde, surtout avec les garçons, que la maison des bonnes gens ne vidait jamais. C'était à qui se ferait aimer de la belle et riche héritière ; mais si la Fine jouait et folâtrait avec eux tous, si elle les amusait chacun son tour, c'était pour accaparer tous les farauds de la paroisse, s'attirer des compliments, faire enrager les autres jeunes filles ; car, voyez-vous, elle avait déjà porté ses amitiés sur un jeune homme, son voisin, qui avait été quasi élevé avec elle.

Si Joséphine était la plus belle créature de Sainte-Anne, Hippolyte Lamonde, alors âgé de vingt-huit ans, en était le plus beau garçon, mais aussi doux, aussi patient qu'il était brave et vigoureux. La jeune fille et lui s'étaient fiancés en ca-

chette depuis longtemps : ce qui n'empêchait pas Lamonde de souffrir en la voyant folâtrer avec tous les garçons qui l'accostaient ; mais il mangeait son avoine sans souffler mot : il était trop fier pour se plaindre.

Hippolyte aurait déjà fait la grande demande, mais son orgueil l'en empêchait, car il avait, un jour, entendu le père Lalande dire qu'il ne donnerait sa fille en mariage qu'à un jeune homme à son aise ; et qu'il n'entendait pas la donner à un quêteux.

Ça lui avait pris au nez comme de la fine moutarde, car sans un être quêteux, il n'avait presque rien devant lui. Son père, chargé d'une nombreuse famille, n'était pas riche, et quant à lui, il ne faisait que commencer à vivre proprement de son métier ; il était adroit comme un singe, bon constructeur et fin menuisier.

Sur ces entrefaites, il reçut une lettre d'un de ses oncles qui demeu-

rait dans le Haut-Canada, l'invitant à venir le trouver ; la lettre mandait qu'il y avait de l'ouvrage à gouêche dans ce pays-là, peu d'ouvriers et qu'il lui donnerait une part dans une entreprise de bâtisses qu'il avait faite pour le gouvernement, laquelle entreprise lui faisait gagner beaucoup d'argent dans l'espace de trois années.

Il fit part de cette bonne nouvelle à sa fiancée ; elle pleura d'abord beaucoup, mais il lui donna de si bonnes raisons, qu'elle consentit à le laisser partir, en lui promettant de lui garder sa foi.

La Fine fut bien triste quelques jours après le départ de son fiancé, mais le sexe est pas mal casuel, comme vous savez, et peu de temps après, elle recommença son train de vie ordinaire ; ni plus, ni moins.

Elle revenait un soir d'une veillée sur les minuit avec une bande de jeunesse, riant, sautant, dansant, poussant celui-ci, donnant une tape à

celui-là, et faisant à elle seule plus de tintamarre que tous les autres ensemble.

Arrivés près de l'église, ils aperçurent, debout sur le perron de la grande porte, un homme portant un surplis et un bonnet carré : cet homme avait la tête penchée et les deux bras étendus vers eux. Tout le monde eut une souleur ; mais Joséphine se remit bien vite et leur dit :

— C'est Ambroise, le fils du bedeau, qui s'est accoûtré comme ça pour nous faire peur ; je vais bien l'attraper, je vais emporter son bonnet carré, et il faudra bien qu'il vienne le chercher avant la messe.

Ce qui fut dit fut fait : elle monte à la course le perron de l'église, s'empare du bonnet carré, et se met à sauter et à danser au milieu des autres en faisant toutes sortes de farces.

Les bonnes gens dormaient quand elle arriva à son logis ; elle rentra à la sourdine, mit le bonnet carré dans un coffre à moitié vide qui était

dans sa chambre à coucher, le ferma avec soin avec une clef qu'elle mit dans sa poche, et dit en elle-même : Quand Ambroise viendra demain matin, je m'en divertirai un bon bout de temps en lui disant que j'ai perdu le bonnet carré dans la grande anse de Sainte-Anne, et qu'il le cherche.

Elle allait s'endormir, lorsqu'elle entendit du bruit à la fenêtre du nord de sa chambre ; elle ouvre les yeux et voit le même individu qu'elle avait vu sur les marches de l'église, qui se tenait encore le corps en avant et les lèvres collées sur une des vitres du châssis, et elle entendit distinctement ces paroles : « Rendez-moi mon bonnet carré » ! un bruit qu'elle entendit aussitôt dans le coffre la fit frissonner. La lune était alors levée et elle vit qu'au lieu d'Ambroise, c'était un grand jeune homme pâle comme un mort qui ne cessait de crier : « Rendez-moi mon bonnet carré » ! Et à chacune de ces paroles, elle entendit frapper en de-

dans du coffre comme si un petit animal prisonnier voulait en sortir. La peur la prit tout de bon, et elle se couvrit la tête avec ses couvertures pour ne rien voir ni rien entendre ; elle passa une triste nuit, tantôt assoupie, et tantôt se réveillant en sursaut. Quand elle voulut se lever le lendemain au matin, elle entendit encore du bruit dans le coffre, elle ne fit qu'un saut, prit ses hardes et alla s'habiller dans la chambre voisine.

Lorsque ses parents la virent si changée (elle l'était, en effet, elle avait déjà un bouillon de fièvre), ils la grondèrent d'avoir veillé si tard ; mais voyant qu'elle avait les larmes aux yeux, ils l'embrassèrent en lui disant de ne pas se chagriner, et qu'ils étaient fâchés de lui avoir fait de la peine.

Joséphine passa la journée tant bien que mal ; elle frissonnait au moindre bruit et se tint constamment auprès de sa mère et de sa tan-

te. Elle leur dit vers le soir qu'elle avait peur de coucher seule et qu'elle les priait de lui faire un lit auprès de sa tante dans la mansarde. On lui accorda sa demande.

Elle était à peine couchée, le soir, que sa tante s'endormit ; la pauvre Joséphine, elle, qui ne pouvait dormir, aperçut aussitôt vis-à-vis de la fenêtre une ombre qui lui fit lever les yeux, et elle vit le même fantôme qu'elle avait vu la veille et qui, suspendu dans les airs, et dans la même attitude, lui cria : « Rendez-moi mon bonnet carré » ! Elle poussa un cri lamentable et perdit connaissance.

Toute la famille fut aussitôt sur pied, mais ce fut avec bien de la peine qu'on lui fit reprendre connaissance. Elle passa le reste de la nuit sans dormir, la tête appuyée sur le sein de sa mère et tenant serrées dans les siennes les mains de son père et de sa tante. Comme elle était plus accalmée le matin, on lui proposa d'aller chercher le plus fin chi-

rurgien de la paroisse, mais elle s'obstina à faire venir le curé.

Quand le curé fut venu, elle lui raconta en secret toute son aventure. Il fit son possible pour la rassurer, il lui dit qu'il ne pouvait faire autre chose, pour le moment, que de lui envoyer des saintes reliques, mais que le lendemain matin il avait l'espoir de la délivrer de cette apparition qui l'avait mise dans l'état de souffrance où elle était.

Les bonnes gens lui firent un lit dans leur chambre, dont ils fermèrent les contrevents à sa demande, et passèrent encore la nuit auprès d'elle ; ce qui fit qu'elle dormit assez bien et qu'elle se trouva mieux le lendemain au matin, quand le curé vint la voir, comme il lui avait promis.

Vous savez, messieurs, continua le père Chouinard, que tous les curés ont le Petit-Albert pour faire venir le diable quand ils en ont besoin.

Nous baissâmes tous la tête en

signe d'assentiment à une sentence si incontestable.

Quand il fut nuit, le curé tira le Petit-Albert qu'il tenait avec précaution sous clef, et lut le chapitre nécessaire en pareilles circonstances. Un grand bruit se fit entendre dans les airs, comme fait un violent coup de vent, et le mauvais esprit lui apparut. Comme c'était la première fois qu'il le voyait, il ne lui trouva pas la mine trop avenante et croisa son étole sur son estomac en cas d'avarie.

Le diable s'était pourtant mis en frais de toilette pour l'occasion : habit, veste et culottes de velours noir, chapeau de général orné de plumes, bottes fines et gants de soie ; rien n'y manquait. Et si ce n'est qu'il était pas mal brun, qu'il avait les pieds et les mains pas mal longs, il aurait pu passer proprement parmi le monde. Le curé lui reprocha amèrement ce qui était arrivé à la pauvre jeune fille, l'accusant de lui être apparu pour la faire mourir.

— M. le curé, dit le diable, sous le respect que je dois à votre tonsure, vous me croyez donc bien niais pour m'être servi de tels moyens, tandis que j'étais sûr de ma proie en flattant sa vanité et sa coquetterie, et que tôt ou tard j'aurais mis la griffe sur son âme ; tandis qu'à présent la voilà guérie pour le reste de ses jours et qu'elle va se jeter à la dévotion. Allons donc, pour un curé d'esprit, j'aurais cru que vous connaissiez mieux le cœur humain.

Vous voyez, messieurs, ajouta le père Romain, que le diable parlait poliment et qu'il donnait de bonnes raisons. Ah ! dame ! Je ne lui aurais pas conseillé de se regimber contre un prêtre ; il aurait trouvé à qui parler. Il vous l'aurait débarbouillé avec son étole qu'il en aurait hurlé comme un chien sauvage. Il paraît que le curé goûta ses bonnes raisons, car il coupa l'air en forme de croix ; la terre trembla et le méchant esprit disparut.

Quand le curé vit que le diable s'en était retiré les mains nettes, il prit dans sa bibliothèque le plus gros livre latin qu'il put trouver et se mit à lire ; et il lut si longtemps qu'il s'endormit la tête sur son livre. Il eut un songe pendant son sommeil: je ne puis dire quel était ce songe, mais il paraît qu'il avait trouvé son affaire. Il dit la messe à l'intention de la pauvre Joséphine et se transporta ensuite chez elle, où il la trouva tant soit peu mieux.

« — Ma chère fille, lui dit le bon curé, vous avez commis une grande faute, je ne vous en fais pas de reproche. Le fantôme que vous avez vu est une pauvre âme du purgatoire qui accomplissait une grande pénitence que vous avez interrompue et qu'il ne peut achever maintenant sans son bonnet carré ; il faut donc vous résoudre à le lui remettre cette nuit sur la tête.

— Je n'en aurais jamais le courage, dit la malheureuse fille en pleu-

rant, je tomberais morte à ses pieds.

— Il le faut pourtant, dit le prêtre, car sans cela vous n'aurez jamais de repos ni dans ce monde, ni dans l'autre : le spectre s'attachera sans cesse à vos pas. Vous n'avez, d'ailleurs, rien à craindre : vous serez en état de grâce, je serai là avec votre père et votre mère (auxquels nous allons tout raconter) pour vous soutenir et vous protéger au besoin ».

La pauvre Joséphine après bien des façons y consentit. Grande fut la douleur des bonnes gens, quand ils surent la vérité, mais ils firent leur possible pour consoler leur malheureuse enfant. Ils passèrent toute la soirée au presbytère et prièrent avec ferveur jusqu'au coup de minuit qu'ils se rendirent à la porte de l'église, où ils trouvèrent le spectre sur les marches, et dans la même attitude. La Fine tremblait comme une feuille malgré l'étole que le curé lui avait passée dans le cou et les

exhortations qu'il lui faisait. Elle fait, cependant, un effort désespéré et elle monte les marches ; mais au moment qu'elle allait poser le bonnet sur la tête du fantôme, il fit un mouvement pour l'enlacer de ses bras et elle tomba évanouie dans ceux de son père. Le prêtre profitant de l'occasion voulait se saisir du bonnet pour le restituer à son propriétaire, mais elle le tenait si serré dans sa main qu'il aurait fallu lui couper les doigts.

La Fine fut bien vite réduite à un état qui faisait compassion ; elle croyait entendre souvent la voix du spectre ; elle tremblait au moindre bruit et ne pouvait rester seule pendant un instant. Dans cette vie de misère, ses belles joues aussi rouges que des pommes de calvine devinrent pâles comme une rose blanche flétrie; ses cheveux blonds et bouclés de naissance, dont elle était si fière, lui pendirent en mèches comme de la filasse humide, le long des joues et

sur les épaules ; ses beaux yeux bleus prirent la couleur de la vitre et tout son corps fut si amaigri que ça tirait les larmes rien qu'à la regarder ; elle avait tous les fantômes de la mort sur la figure. Les plus fins chirurgiens dirent qu'elle était poumonique mais qu'elle pouvait traîner encore longtemps.

Que faisait pendant ce temps-là Hippolyte Lamonde ? Il y avait trois ans qu'il était parti et personne n'en avait eu ni vent ni nouvelle. Il revenait pourtant au pays le cœur joyeux, car il avait fait de bonnes affaires, et il pouvait se présenter proprement devant le père de Joséphine, sans crainte de recevoir un affront. Il arriva pendant la nuit et la première chose qu'il fit, après avoir embrassé ses parents, fut de demander des nouvelles de la Fine. On lui raonta toutes ses traverses et il s'arracha les cheveux de désespoir.

— Quoi ! s'écria-t-il, de tous ces

fendants qui paraissaient l'aimer, il ne s'en est pas trouvé un seul assez brave pour la secourir ! Lâches ! Tas de lâches !

Après avoir passé la nuit blanche, en marchant de long en large, en parlant tout seul comme un homme qui aurait perdu la trémontade, il était à sept heures du matin en présence de sa fiancée. Elle était assise dans un fauteuil entourée d'oreillers, les pieds sur un petit banc couvert d'une peau d'ours, le corps entouré d'une épaisse couverte de laine, et malgré cela les dents lui claquaient dans la bouche. Elle parut se ranimer en voyant Hippolyte, elle allongea les bras de son côté et lui dit d'une voix faible et tremblante :

« — Mon cher Polithe, il ne faut plus penser aux amitiés de ce bas monde, quand on se meurt, on ne doit penser qu'au ciel. C'est une grande consolation pour moi que de te voir avant de mourir : tu pleureras sur mon cercueil avec mes bons

parents et tu feras ensuite ton possible pour les consoler : promets-le à celle que tu as si longtemps aimée. Je n'ai qu'un regret en mourant, c'est de m'être si mal comportée envers toi et de ne pouvoir réparer mes torts en te rendant heureux.

Les larmes aveuglèrent le pauvre Lamonde, et il lui dit : — « Chasse, chasse, ma chère Fifine, ces vilaines doutances : Hippolyte est devant toi et tu vivras.

— Comment espérer de vivre, répondit-elle, quand je suis dans des craintes continuelles ! Quand je tremble au moindre bruit que j'entends ! Quand la lumière du jour m'épouvante autant que la noirceur de la nuit ! Quand j'entends sans cesse à mon oreille le souffle d'une âme en peine qui me reproche ma cruauté ! Je n'ose demander la mort pour mettre fin à mes souffrances, car le spectre est toujours là qui me dit : Tu n'auras de repos ni dans ce monde ni dans l'autre. Oh ! c'est

pitoyable ! pitoyable ! et la malheureuse fille se tordait les mains de désespoir.

— Joséphine ! ma chère Fifine ! prends courage pour l'amour de tes parents ; pour l'amour de moi aussi, prends courage ! J'irai moi-même restituer ce soir au revenant le vol que tu lui as fait et tu en seras délivrée.

— Tu n'iras pas ! s'écria la pauvre Joséphine ; laisse-moi mourir seule. Je suis déjà assez malheureuse sans avoir à me reprocher ta mort !

— Qu'ai-je à craindre, répliqua Lamonde, je n'ai jamais fait aucun tort à une personne morte ou vivante, pourquoi ce fantôme me voudrait-il du mal ? Crois-tu que si tu eusses tombé dans un précipice, j'aurais hésité un instant à voler à ton secours, certain même d'y périr avec toi ! car, vois-tu, Fifine, je me ferais hacher cent fois par morceaux pour t'épargner une égratignure. Ce qui me reste à faire n'est qu'un jeu d'en-

fant, et je serai aussi calme que je le suis maintenant ».

Joséphine eut beau le prier, le conjurer de ne point s'exposer pour elle, si indigne de tant d'amitié, il n'en fut que plus déterminé dans la résolution qu'il avait prise.

A onze heures du soir, il demanda la clef du coffre dans lequel le bonnet carré était enfermé ; et il l'avait à peine ouvert que le bonnet carré lui tomba dans la main.

La nuit était bien sombre lorsqu'il arriva près de l'église ; la lampe qui brûle dans le sanctuaire jetait seule une petite lueur, au loin de l'édifice. Il se promena de long en large en priant jusqu'à ce que le spectre parût. A minuit sonnant, il se trouva en sa présence, il monta d'un pied ferme les marches du perron où le spectre se tenait dans son attitude ordinaire, et il lui remit sans trembler son bonnet carré sur la tête.

Le fantôme lui fit signe de le suivre, et Lamonde obéit ; la porte du

cimetière s'ouvrit d'elle-même et se referma quand ils furent rentrés.

Le fantôme s'assit sur un tertre couvert de gazon, et fit signe à Hippolyte de s'asseoir auprès de lui.

Il prit alors la parole pour la première fois, et dit :

« — Faites excuse, bon jeune homme, si je ne puis vous offrir un siège plus convenable : on vit sans façon dans un lieu où tout le monde est égal : qu'il arrive un seigneur, un notaire, un docteur, on n'en met pas plus grand pot-au-feu.

— Vous voyez, fit le père Romain, que c'était un fantôme poli et qu'il donnait de bonnes raisons.

— J'en suis d'autant plus surpris, père Romain, répliquai-je, après le vacarme infernal qu'il a fait pour son misérable bonnet carré.

— Quand un homme fait une forte pénitence, fit le père Chouinard, il n'a pas toujours l'humeur égale, mais quand il l'a achevée ça le regaillardit.

Comme je n'avais rien à répliquer à une réponse si sensée, le père Romain continua :

» — Bon jeune homme, dit le revenant, c'est à quatre pieds sous terre, à l'endroit où nous sommes assis, que j'ai résidé trente ans : cette demeure vous paraît bien triste à vous : eh bien ! c'était toujours en soupirant que j'en sortais, la nuit, quand mon âme venait chercher mon pauvre corps pour lui faire faire pénitence ; une pénitence que j'avais bien méritée.

» J'étais gai pendant ma jeunesse et fou de plaisir : j'étais le bouffon de la paroisse et il ne se donnait pas une noce, un festin, une danse sans que j'y fusse invité. Si je veillais dans quelques maisons, tous les voisins accouraient pour entendre mes farces.

» Passant un jour près de notre église, je vis les enfants rassemblés pour le catéchisme et le curé qui partait pour un malade. Je leur dis

d'entrer, et que le curé m'avait chargé de leur faire l'instruction en attendant son retour. Je mets un surplis, je prends un bonnet carré, je monte en chaire et je leur fais tant de farces que tous les enfants riaient comme des fous. En un mot, je fis toutes sortes de profanations dans le sanctuaire même.

» Huit jours après, pendant une promenade que je faisais seul dans ma chaloupe sur le fleuve, par un temps assez calme, une rafale de vent si subite s'abattit sur mes voiles qu'elle les déchira en lambeaux et que ma berge chavira. Je réussis à monter sur la quille où j'eus le temps de faire bien des réflexions et de me recommander à la miséricorde du bon Dieu. Les forces me manquèrent ensuite, et une lame rejeta mon corps mort sur le rivage.

» Je fus condamné à faire mon purgatoire pendant trente ans, sur les lieux mêmes que j'avais profanés.

Au coup de minuit, mon âme rentrait dans mon corps et le traînait sur les marches de l'église.

Lamonde se recula jusqu'au bout du tertre, il croyait n'avoir affaire qu'à une âme, et il se trouvait en présence du corps par-dessus le marché. Il commença à s'apercevoir qu'il avait l'haleine forte. Le revenant n'y fit pas attention, et continua : « — Vous ne comprendrez jamais, bon jeune homme, ce que l'on endure d'affronts et de misères lorsque l'on sort de son lieu de repos. Les nuits les plus noires nous paraissent aussi claires que si la lune était au ciel. Comme on n'entend rien à quatre pieds sous la terre, le moindre bruit nous fait trembler. Les lumières dans les maisons des veilleux nous offusquent et nous brûlent la vue. Le bruit des voitures qui passent, les éclats de rire des voyageurs, nous font l'effet du roulement du tonnerre.

» Mais c'était là la moindre de mes

misères ; ce que j'avais à endurer l'automne, le printemps à la pluie battante et pendant les grands froids de l'hiver, est capable de faire hérisser les cheveux sur la tête à un homme au cœur de caillou. Car, voyez-vous, j'étais un volontaire, et on m'avait enterré sans cérémonie et vêtu légèrement. Un drap qu'une âme charitable avait donné pour m'ensevelir, était tout ce que j'avais sur le corps quand on me cloua dans mon cercueil. On aura peine à croire que pendant les grands froids du mois de janvier, mes pauvres os éclataient souvent comme du verre.

» J'étais donc tout joyeux ; j'achevais ma dernière nuit de pénitence, quand une folle jeune fille...

— Sans trop vous interboliser, monsieur le squelette, dit Lamonde, allons doucement, s'il vous plaît : je vous ai suivi sans me faire prier dans ce cimetière, qui n'a rien d'invitant pendant le jour et encore moins pendant la nuit ; j'avouerai

que j'y avais un petit intérêt, j'étais curieux de savoir si les morts mentent autant que les vivants, et je voulais aussi savoir quelque chose qui me tient au cœur, allez : je n'en ai pas de regret : vous m'avez reçu poliment jusqu'ici, mais halte-là ! je n'entends point qu'on dise du mal de Fifine ; vous êtes content comme un fantôme qui a fini sa pénitence ; c'est tout naturel, je voudrais en dire autant, car, moi, je commence la mienne ; je mange mon ronge et je mordrais sur le fer.

» Ainsi, si vous n'avez pas de meilleures raisons à me chanter, brisons là ; séparons-nous sans rancune ; bonsoir.

— Bon jeune homme, dit le revenant, je vous ai trop d'obligation pour chercher à vous faire de la peine ; je finirai donc en vous disant que j'achevais ma dernière nuit de pénitence, quand mademoiselle Lalande l'a interrompue. Elle est maintenant terminée grâce à votre cou-

rage, et je vous en remercie ; je ne voudrais pas m'en tenir, s'il était possible, aux remercîments, mais vous prouver ma reconnaissance, d'une manière plus solide. Je désirerais connaître quelques trésors pour vous les enseigner, mais je n'en connais aucun.

— Je n'ai pas besoin de vos trésors, dit Lamonde : il n'en est qu'un pour moi : c'est ma fiancée ; et si vous m'avez de l'obligation, rendez-lui la vie.

— Dieu seul, bon jeune homme, est le maître de la mort et de la vie.

— Il ne faut pas revenir de l'autre monde, reprit Hippolyte, pour savoir ça ; mais dites-moi au moins, si la pauvre Joséphine est véritablement poumonique, et si les docteurs ont raison quand ils disent qu'elle ne peut en réchapper.

— Bon jeune homme, dit le fantôme, si Joséphine reprenait la santé, vous seriez donc encore disposé à en faire votre femme ? Vous mé-

ritez pourtant un meilleur sort que d'épouser une jeune fille qui peut vous rendre malheureux le reste de vos jours !

— M. le fantôme, reprit Lamonde, chacun son goût : j'aime mieux être malheureux avec elle qu'heureux avec une autre. Je n'aime guère, voyez-vous, qu'on se fourre le nez dans mon ménage : si vous n'avez pas d'autres consolations à me donner, bonne nuit donc.

Et il se leva pour partir, mais le fantôme lui fit signe de se rassire et il obéit.

Après un petit bout de temps, le spectre reprit la parole :

» — Les chirurgiens ont dit que Joséphine était pulmonique et ils ne se sont pas trompés. Ils ont déclaré que c'était une maladie mortelle et n'ont pas dit la vérité ; car si avec tout le savoir dont ils se vantent, ils n'ont jamais pu découvrir de remède pour la guérir, il y en a pourtant un. Et la mort sert souvent la vie.

Emportez une poignée de cette herbe sur laquelle vous pilez, pour la reconnaître demain ; faites lui en boire des infusions, et dans un mois elle sera convalescente. Adieu ; la barre du jour va paraître, je n'ai que le temps de vous dire que votre fiancée est tranquille maintenant, je lui ai soufflé à l'oreille que vous m'aviez délivré ».

Et le fantôme avait disparu. Lamonde tout joyeux mit une poignée d'herbe dans sa poche, sauta pardessus le mur du cimetière et un quart d'heure après, il entrait chez la Fine. Elle lui tendit le bras de tant loin qu'elle le vit, et ils pleurèrent longtemps sans pouvoir dire motte.

— Les gens de l'autre monde, ne se trompent guère, remarqua le père Romain ; et tout arriva comme le revenant l'avait prédit.

Trois mois après, Lamonde conduisait à l'autel la plus belle créature de la paroisse.

« — C'est très bien finir jusque-là, dis-je, mais quelle sorte de ménage firent-ils ensemble ?

Le père Chouinard garda pendant quelque temps le silence et dit ensuite :

» — Un ménage en règle. La créature, comme vous savez tous, est pas mal casuelle : la Fine voulut, d'abord, recommencer un peu son train-train, elle n'avait pas tout à fait oublié, malgré ses traverses, son ancien métier de coquette, tout en aimant son mari comme les yeux de sa tête. Mais Lamonde y mit bien vite ordre ; il déclara un jour à la porte de l'église qu'il n'était pas jaloux, que ça lui plairait même de voir sa femme entourée de farauds, mais que par rapport aux mauvaises langues, il briserait les reins au premier freluquet qui s'aviserait de lui en conter. Et il ajouta que, pour n'être point pris au dépourvu, il avait déjà coupé un rondin d'érable prêt à lui rendre ce service.

Comme il était fort comme un taureau anglais, chacun pensa à son reintier ; et se le tint pour dit.

» — Je conseille, moi, reprit le père Romain, le même remède à ceux qui ont des femmes scabreuses. Je ne parle pas, Dieu merci, pour la mienne : un gredin voulut un jour lui faire une niche et elle vous lui appliqua les dix commandements sur le front avec ses ongles, et lui déchira la peau jusqu'à la mâchoire : et c'est pourtant une bonne femme ! comme vous savez.

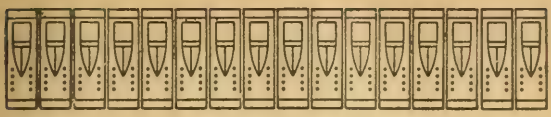
» Quant à la Fine, quand elle vit que personne ne s'occupait d'elle, elle se mit bravement à élever ses enfants et à ne faire le beau bec que pour son mari »...

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

(1874)

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

Monsieur Faucher de Saint-Maurice naquit à Beaumont, le 18 avril 1844. Il fit la campagne du Mexique avec l'armée française, comme officier d'ordonnance d'abord, et plus tard comme capitaine stagiaire du deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique. A son retour, il publia les volumes suivants : *De Québec à Mexico* (2 vol.), *A la brunante*, *De tribord à bâbord*, *Choses et autres*, *Promenade dans le golfe*. Il fut député en 1881, à l'Assemblée législative. Il a été tour à tour romancier, historien, chroniqueur, et plusieurs de ses pages écrites avec une verve sans égale, resteront parmi les meilleures de la littérature canadienne-française. Le récit que nous publions est extrait de *A la brunante*, parue en 1874. Monsieur Faucher de Saint-Maurice est décédé en avril 1897.



LE FEU DES ROUSSI

I

LE PETIT CYPRIEN

Il est bon de vous dire que le petit Cyprien Roussi n'avait pas fait ses pâques depuis six ans et onze mois.

La septième année approchait tout doucement ; et, comme c'était l'époque où les gens placés en aussi triste cas se transformaient en loups-garous, les commères du village de la bonne Sainte-Anne du Nord s'en donnaient à cœur joie sur le compte du malheureux.

« — Rira bien qui rira le dernier, disait la veuve Demers. Quand il sera obligé de courir les clos, et cela pendant des nuits entières, sans pouvoir se reposer, il aura le temps de

songer aux remords que laissent toujours les fêtes et les impiétés.

— Courir les clos ! ça c'est trop sûr pour lui, reprenait non moins pieusement mademoiselle Angélique Dessaint, vieille fille de quarante-huit ans ; mais peut-on savoir au moins ce qu'il deviendra, ce pauvre Cyprien ? J'ai ouï dire qu'un loup-garou pouvait être ours, chatte, chien, cheval, bœuf, crapaud. Ça dépend, paraît-il, de l'esprit malin qui est passé par le corps ; et, tenez, si vous me promettiez de ne pas souffler mot, je dirais bien quelque chose, moi...

— Ah ! jour de Dieu, bavarder ! jamais de la vie, affirma hardiment la mère Gariépy, qui tricotait dans son coin. C'est bon pour la femme du marchand, qui est riche et n'a que cela à faire. Parlez, parlez toujours, mademoiselle Angélique.

— Eh ! bien, puisque vous le voulez, je vous avouerai que j'ai dans mon poulailler une petite poule noire

qui me donne bien du fil à retordre. Elle ne se juche jamais avec les autres, caquette rarement et ne pondrait pas pour tout le blé que le bonhomme Pierriche récolte le dimanche. Parfois, il me prend des envies de la saigner ; il me semble qu'il doit y avoir quelque chose de louche là-dessous.

— Mais, saignez-la, interrompit la veuve Demers. Qui sait ? en la piquant du bout d'un couteau, peut-être délivrerez-vous un pauvre loup-garou ; car, pour finir leur temps de peine, il faut de toute nécessité qu'un chrétien leur tire une goutte de sang ; ce sont les anciens qui le disent.

— Ah ! bien, ça n'est pas moi qui saignerai Cyprien Roussi ; j'aurais trop peur de toucher à sa peau d'athée !

C'était la petite Victorine qui hasardait cette timide observation et, peut-être se préparait-elle à en dire plus long sur le compte de Cyprien,

lorsqu'on entendit une voix avinée qui venait du chemin du roi.

Elle chantait :

On dit que je suis fier,
Ivrogne et paresseux.
Du vin dans ma bouteille,
J'en ai ben quand je veux.

» — Tiens ! voilà le gueux qui passe, murmura modestement la charitable Angélique, en marmottant quelques douces paroles entre ses dents.

La voix était toute proche ; et, avec cette solution de continuité qui caractérise les idées d'un chevalier de la bouteille, une nouvelle chanson faisait vibrer les vitres du réjouissant repaire où ces dames commèraient à loisir.

Ell' n'est pas plus belle que toi,
Mais elle est plus savante :
Ell' fait neiger, ell' fait grêler,
Ell' fait le vent qui vente
Sur la feuille ron... don... don don,
Sur la jolie feuille ronde.

Ell' fait neiger, ell' fait grêler,
Ell' fait le vent qui vente,
Ell' fait reluire le soleil
A minuit, dans ma chambre.
Sur la feuille, etc.

» — Ah ! sainte bénite ! j'en ai

les cheveux à pic sur la tête, gazouilla à la sourdine la mère Gariépy. L'avez-vous entendu comme moi, vous autres :

Il fait reluire le soleil
A minuit, dans sa chambre !

— Oui, c'est triste, bien triste, toutes ces choses, continua la suave Angélique ; et pourtant, ce soleil qui à minuit reluit dans sa chambre, n'est qu'un faible commencement de la fin. Le pauvre garçon en souffrira bien d'autres ».

Ces dames se reprirent à jaser de plus belle ; car la voix s'était perdue dans le lointain et pourtant de prime abord celui qui en était le propriétaire ne méritait certainement pas si triste renommée.

Cyprien Roussi n'était pas né à la bonne Sainte-Anne du Nord ; mais comme tout jeune encore il avait perdu père et mère, le hasard l'avait confié aux soins d'un vieil oncle, garçon et esprit tant soit peu voltairien, qui avait laissé Cyprien pousser

à sa guise, sans jamais s'en occuper autrement que pour le gourmander sévèrement lorsqu'il n'arrivait pas à l'heure du repas.

Pour le reste, liberté absolue.

Aussi, dès l'âge de vingt ans, Cyprien avait réussi à grouper autour de lui la plus joyeuse bande de lurons qui ait jamais existé, à partir du Château-Richer en remontant jusque dans les fonds de Saint-Ferréol. Il était par droit de conquête, le roi de tous ces noceurs, roi par la verve, par l'adresse, et par la force corporelle, car personne mieux que le petit Cyprien ne savait raconter une *blague*, adresser un coup de poing, décapuchonner avec une balle un goulot de bouteille, et vider en une heure les pintes et les chopines de rhum.

Sur lui, le mal de cheveux n'avait guère plus de prise que les Bostonnais sur les habitants de la bonne Sainte-Anne du Nord.

La nature n'avait rien épargné

pour façonner au petit Cyprien une bonne et rude charpente.

Front haut et dégagé, œil fier et ferme sous le regard d'autrui, bouche agaçante et pleine de promesses, tête solidement assise sur un cou fortement planté entre deux larges épaules, poitrine musculeuse et bombée ; tout était taillé chez Cyprien Roussi pour le pousser à une vieillesse de cent ans.

Lui-même, quand on lui parlait de rhumatismes, de maladies mystérieuses, de morts subites, et des peines de l'enfer, il se frappait l'estomac de son poing velu, et disait en ricanant :

« — Est-ce qu'on craint le froid, la maladie, la vieillesse, le diable, avec un pareil coffre ? Là-dessus le chaud et le froid passent sans laisser de traces. Cessez vos psalmodies, mes doux amis, et gémissez sur le compte d'autrui ; car en me voyant naître, la bonne sainte Anne a dit à son mari :

— Tiens, je vois poindre là-bas

un gaillard qui pendant la vie s'économisera bien des vœux ».

Alors, tout le monde se signait ; on le recommandait aux prières des fidèles, et les bonnes gens de l'endroit égrenaient le chapelet pour lui, et écoutaient dévotement les vêpres, pendant qu'en joyeuse compagnie le petit Cyprien jurait haut et buvait sec dans les bois qui foisonnent autour de la Grande-Rivière.

Là, pelotonné à l'ombre, tout le village passait devant ses yeux, sans pouvoir trouver grâce.

Les vieilles avaient la langue trop affilée ; ce qui était un peu vrai ;

Les jeunes voulaient enjôler les garçons par des charmes d'importation anglaise, et par des vertus tout aussi artificielles ;

Le marchand faisait passer un tributaire du Saint-Laurent dans son rhum et dans son genièvre ;

Le curé buvait sec, mais en cachette ; ce qui constituait un pénible cas d'ivrognerie ;

La bonne sainte Anne ne se faisait pas assez prier pour opérer ses miracles ;

Les béquilles suspendues à la voûte et aux parois de l'église étaient toutes de la même longueur ; ce qui prouvait en faveur de la monotonie du talent de l'ouvrier chargé de la commande ;

Les *ex-voto* étaient faits dans le but d'encourager la colonisation, au détriment de la navigation, pour laquelle le petit Cyprien se sentait un faible décidé.

Et la bande joyeuse de rire aux éclats, de trinquer à chaque saillie, et de faire chorus autour de l'athée.

Il n'y avait pas de scandales cousus au fil blanc qu'il n'inventât, lorsqu'un beau dimanche ce fut au tour de tous ces lurons d'être scandalisés.

Pendant la grand'messe, le petit Cyprien Roussi qu'on n'avait pas vu depuis trois semaines, s'était pieusement approché du balustre, et, à la vue de tout le village ébahi,

y avait reçu des mains de son curé la sainte communion.

II

MARIE LA COUTURIÈRE

Le secret de tout ceci était bien simple pourtant.

Si le dimanche qui suivit la fête au Bois, les farauds du Château-Richer et de Saint-Féréol, tout en pomponnant leurs chevaux et faisant leur tour de voiture, s'étaient adonnés à passer devant la porte de la modeste maison du père Couture, sise au pied d'une de ces jolies collines qui traversent le village de Sainte-Anne, ils auraient aperçu le cabrouet de Cyprien, dételé et remisé sous le hangar.

Ce jour-là, bayant aux corneilles, fatigué de courir la pretentaine et de fainéantiser, Cyprien avait appris l'arrivée de Marie la couturière.

Marie la couturière était une grande brune, ni belle ni laide, qui avec

l'œuvre de ses dix doigts, gagnait un fort joli salaire à la ville, où elle s'était fait une réputation de modiste. Elle était venue prendre quelques jours de repos, chez l'oncle Couture, et comme le petit Cyprien s'était levé ce matin-là, avec l'idée fixe d'aller lui conter fleurette, il avait attelé, après le dîner, et s'en était venu bon train, superbement endimanché, pipe vierge sous la dent, mettre le feu dessus et faire un brin de jasette.

Le père Couture était un vieux rusé, qui, lui aussi, avait fait son temps de jeunesse. Aussi vit-il d'un très mauvais œil le vert galant arrêter sa jument devant la porte, la faire coquettement se cabrer, puis s'élancer lentement sur les marches du perron, tout en faisant claquer savamment son fouet. Mais sa nièce Marie lui avait montré une si jolie rangée de dents ; elle l'avait appelé :

— Mon oncle ! avec une intona-

tion si particulière, qu'il se prit à chasser cette mauvaise humeur, comme on chasse une mauvaise pensée et sans savoir ni pourquoi, ni comment, il s'en était allé tranquille mettre le cheval à l'écurie, et remiser la voiture sous le hangar.

Pendant l'accomplissement de cette bonne action, le petit Cyprien, le toupet relevé en aile de pigeon, le coin du mouchoir artistement tourmenté hors de la poche, avait fait son entrée triomphale, tenant d'une main son fouet, et de l'autre sa pipe neuve.

Marie était bonne fille, au fond. Cet air d'importance n'amena pas le plus petit sourire sur le bout de ses lèvres roses. Elle lui tendit gaiement la main, tout en disant :

« — Eh bien ! comment se porte-t-on par chez vous, Cyprien ?

— Mais cahin-caha, mademoiselle Marie : l'oncle Roussi est un peu malade ; quant à moi, ceci est du fer, ajouta-t-il, en se passant fami-

lièrement la main sur la poitrine.

— Savez-vous que vous êtes heureux d'avoir bonne santé comme cela, Cyprien : au moins, c'est une consolation, pour vous qui mettez sur terre tout votre bonheur, car, pour celui de l'autre côté, on m'assure que vous n'y croyez guère.

— Ah ! pour cela, on ne vous a pas trompé, et je dis avec le proverbe : un tu tiens vaut mieux que deux tu tiendras.

— C'est une erreur, Cyprien ; on ne tient pas toujours, mais en revanche vient le jour où l'on est irrévocablement tenu : alors il n'est plus temps de regretter. Voyons, là, puisque nous causons de ces choses, dites-moi, cœur dans la main, quel plaisir trouvez-vous à être détesté par toute une paroisse, et à vous moquer continuellement de tout ce que votre mère n'a fait que vénérer pendant sa vie ?

— Quel plaisir ! mais, Marie, il faut bien tuer le temps, et je conviens

franchement, puisque vous l'exigez, que je m'amuserais beaucoup mieux à Québec. Ça, c'est une ville où l'on peut faire tout ce qu'on veut sans être remarqué ; mais ici, pas moyen de dire un mot sans que de suite il prenne les proportions d'un sacrilège. Vous ne me connaissez pas d'hier, mademoiselle Marie, et vous savez bien qu'en fin de compte, je suis un bon garçon, mais je n'aime pas à être agacé, et dès que l'on m'agace, je...

— Eh bien, je... quoi ?

— Sac à papier ! je ris.

— Vous riez, pauvre Cyprien ! mais savez-vous ce que vous faites ? vous riez des choses saintes. Dieu, qui de toute éternité sait ce que vous fûtes et ce que vous deviendrez, se prend alors à considérer cette boue qu'il a tirée du néant et qui cherche maintenant à remonter vers lui pour l'éclabousser, et alors, cette bouche qui profère en riant le blasphème, il la voit à travers les ans, tordue,

violette, disjointe et rongée par la vermine du cimetière.

— Vous lisez, mademoiselle Marie, vous lisez trop ; vos lectures vous montent à la tête, et quelquefois, ça finit par porter malchance.

— Ne craignez rien pour moi, Cyprien, et vos facéties ne m'empêcheront pas d'aller jusqu'au bout, car je veux vous sermonner tout à mon aise. Vous le méritez et vous m'écouterez, je le veux !

Elle fit une moue toute enfantine, et Cyprien, étonné de se trouver si solidement empoigné par ces griffes roses, se prit à se balancer sur sa chaise, tout en se taisant courageusement.

Marie reprit doucement :

» — Vous disiez tout à l'heure, Cyprien, que vous regrettiez de ne pouvoir pas demeurer à la ville ; on y mène si joyeuse vie, pensiez-vous ! Eh bien ! voulez-vous savoir ce que c'est que la vie à Québec ; écoutez-moi bien alors.

— Ça y est, belle Marie ; j'emprunte les longues oreilles du bedeau, et j'écoute votre aimable instruction.

— Aimable, non, franche, oui. Regardez-moi bien en face, Cyprien, je ne suis qu'une pauvre fille, qui a fait un bout de couvent, mais qui, restée orpheline à mi-chemin, a su apprendre et comprendre bien des choses que la misère enseigne mieux que les Ursulines. Livrée seule à moi-même, j'ai cru que le travail était la sauvegarde de tout, et je ne me suis pas trompée, J'ai travaillé, et en travaillant, j'ai vu et j'ai retenu ce que le paresseux ne voit pas et le riche ne sent pas.

» J'ai vu de pauvres compagnes d'atelier, faibles et confiantes, tomber et se relever les mains pleines de cet argent que le travail honnête ne peut réunir que par parcelles.

» J'ai coudoyé des hommes respectables et réputés très honorables, qui, la bonhomie sur le visage, le sou-

rire de la vertu sur les lèvres, s'en allaient porter à l'orgie et au vice le salaire que la famille réclamait piteusement.

» J'ai vu monter chez moi des femmes couvertes de soie et de dentelles fines, pendant que leurs enfants, au bras d'une servante, croupissaient dans l'ignorance.

» J'ai vu déchirer à belles dents des réputations, par de saints marguilliers qui, pieusement et sans remords, ronflaient dans le banc-d'œuvre.

» J'ai vu bien des beaux esprits se paralyser au contact de leur verre plein.

» J'ai vu des jeunes gens bien élevés, employer leur intelligence à faire franchir le seuil de la débauche à de pauvres enfants qui jusque-là n'avaient eu d'autre chagrin que celui qu'apporte la rareté du pain quotidien.

» J'ai vu... mais à quoi sert de vous parler de toutes ces choses, Cy-

prien ? Vous le savez mieux que moi, car si Québec regorge de ces horreurs, Sainte-Anne renferme bien aussi quelqu'un qui peut marcher sur leurs brisées, et ce que les autres font en plein soleil et sous des dehors de grand seigneur, vous le faites ici sans façon et à la débraillée. Ah ! Cyprien, ce n'est pas pour vous faire de la peine que je dis ces choses-là ; mais il est pénible de vous voir, vous fils d'habitant, boire votre champ, au lieu de le cultiver.

« Dans quel siècle vivons-nous donc, grand Dieu, et où l'intelligence humaine s'en va-t-elle » ?

Cyprien ne riait plus ; la tête baissée, les joues vivement colorées, il réfléchissait silencieusement.

Mauvaise cervelle, mais cœur excellent, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

« — Merci ! merci du sermon ! il profitera : et maintenant, il faut que je m'en aille ; sans rancune, Marie, au revoir ».

En route, il fut rêveur et fit, presque sans s'en apercevoir, tout le bout de chemin qui le séparait de la maison Roussi.

Dès ce jour, il y eut un changement notable dans sa conduite. Ses amis ne pouvaient plus mettre la main dessus ; il était toujours absent, et même les mauvaises langues commençaient à chuchoter ; car le cabrouet de Cyprien s'arrêtait souvent à la porte du père Couture.

Marie était légèrement malade depuis quelques jours ; le travail avait un tant soit peu ébranlé cette frêle constitution et, sous prétexte d'aller chercher de ses nouvelles, le petit Cyprien passait ses après-midi à la maison de la couturière.

Or, un beau matin, comme Marie était à prendre une tisane, et que Cyprien tout distrait tambourinait

de ses doigts sur la vitre de la fenêtre, il se prit à dire tout à coup :

« — J'ai envie de me marier, Marie !

— Un jour le diable se fit ermite, murmura doucement la malade, en remettant son bol de tisane sur la petite table placée auprès de sa berceuse.

— Je ne suis plus le diable, pauvre Marie ; depuis un mois me voilà rangé. Déjà ma réputation de viveur s'en va par lambeaux, et maintenant j'ai besoin d'une bonne fille pour me raffermir dans la voie droite. Vous savez... l'habitude de chanceler ne se perd pas facilement, ajouta-t-il en riant.

Puis, redevenant sérieux, il dit :

» — Voulez-vous être ma femme, Marie ?

— Vous allez vite en besogne, monsieur Cyprien, reprit la malade ; et vous profitez de l'intérêt que je vous porte pour vous moquer de moi. Vous ne vous corrigerez donc

jamais de votre esprit gouailleur ?

— Dieu sait si je dis la pure vérité, Marie !

— Dieu ! mais tout le village sait aussi que vous avez dit cent fois ne pas y croire.

— Ah ! mon amie, c'étaient alors de folles paroles que je passerai toute ma vie à expier. J'y crois, maintenant. Plus que cela, j'y ai toujours cru !

— Et qui me le dit, maître Cyprien ? Avec des viveurs comme vous autres, nous, pauvres filles, il est toujours bon de prendre ses précautions.

— Mademoiselle Marie, Cyprien Roussi vient de se confesser, et il doit communier demain, répondit-il lentement.

Marie se tut : une larme erra dans son œil noir ; puis, faisant effort pour rendre la conversation plus gaie, elle reprit :

» — Bien, Cyprien, très bien ! après avoir été le scandale, vous serez l'expiation ; tout cela est raisonna-

ble ; mais je ne comprends pas comment monsieur le curé a pu m'imposer à vous comme pénitence.

— Oh ! Marie, c'est à votre tour maintenant de railler ! mais écoutez-moi : il vous est si facile d'être bonne que je serai bon. Tenez, si vous dites oui, et si vous voulez être madame Roussi, eh ! bien, je ne suis pas riche, mais je vous ferai un beau cadeau de noce.

— Et ce cadeau de noce, que sera-t-il ?

— Je vous jure que de ma vie jamais goutte de liqueur forte n'effleurera mes lèvres.

Marie resta silencieuse un instant ; puis étendant sa main vers Cyprien :

» — Puisque vous dites la vérité, je serai franche avec vous : je vous aime, Cyprien ».

Et voilà comment il se fit que deux mois après avoir communié, le petit Cyprien, toujours au grand ébahissement du village, était marié à Marie la couturière.

III

LE FEU DES ROUSSI

Quinze ans s'étaient écoulés depuis ce jour de bonheur et d'union, quinze ans de paix, tels que Cyprien n'avait jamais osé les souhaiter lui-même à ses heures de rêveries les plus égoïstes.

La petite famille s'était augmentée d'un gros garçon bien fait et bien portant, et, comme Cyprien s'était vite apprivoisé à l'idée du travail, une modeste aisance l'avait bientôt récompensé de son labeur assidu.

C'était à Paspébiac qu'il habitait maintenant ; il lui avait été difficile de demeurer plus longtemps en ce village de la bonne Sainte-Anne du Nord, qui ne lui rappelait que le souvenir de ses fredaines passées. Là, il avait trouvé de l'emploi auprès de la maison Robin, qui avait su apprécier cet homme sobre, actif, rangé; et petit à petit les économies n'avaient cessé de se grouper autour de lui ;

car Marie aidait aussi de son côté, et tout marchait à merveille.

Chaque semaine, les écus s'en allaient au fond du grand coffre qui renfermait le linge blanc ; et là, ils s'amoncelaient dans le silence, en attendant le mois de septembre suivant, époque où le fils Jeannot pourrait monter, commencer ses études au petit séminaire de Québec.

Cyprien s'était bien mis en tête de lui faire faire son cours classique, et Jeannot avait débuté en écoutant attentivement sa mère lui inculquer ces principes sages, cet amour de la religion et cette triste expérience du monde qu'elle avait su jadis faire passer dans l'âme du petit Cyprien.

Le bonheur terrestre semblait fait pour cette humble maison ; la paix de l'âme y régnait en souveraine, lorsqu'un soir une catastrophe soudaine y fit entrer les larmes et les sanglots.

C'était en hiver, au mois de janvier.

Marie était seule à préparer le sou-

per auprès du poêle rougi : Cyprien et Jean s'en étaient allés causer d'affaires à la maison occupée par les employés de MM. Robin.

Que se passa-t-il pendant cette triste absence ? Personne ne put le dire.

Seulement, lorsque Cyprien et son fils furent arrivés sur le seuil de leur demeure, ils entendirent des gémissements plaintifs. Ils se précipitèrent dans la cuisine, et le pied du malheureux père heurta le corps de sa pauvre femme, qui gisait sur le plancher au milieu d'une mare d'eau bouillante. A ses côtés, une bouilloire entr'ouverte n'indiquait que trop comment ce malheur navrant était arrivé.

Pendant deux heures, Marie eut le triste courage de vivre ainsi ; elle offrait à Dieu ses indicibles souffrances, en échange de cette absolution qu'elle savait ne pouvoir obtenir sur terre ; car on était alors en 1801, et la côte était desservie par un pieux

missionnaire qui restait à une trop grande distance de Paspébiac.

Agenouillés auprès de ce calvaire de douleur, Cyprien et Jean pleuraient à chaudes larmes. Déjà ce calme poignant qui se glisse sous les couvertures du moribond, était venu présager l'agonie, et Marie, les yeux demi-fermés, semblait reposer, lorsque tout à coup elle les ouvrit démesurément grands. Cyprien vit qu'elle baissait : il se leva pour se pencher sur elle ; mais la main de la pauvre endormie s'agita faiblement sur le bord du lit, et il l'entendit murmurer :

« — Ta promesse, Cyprien, de ne plus boire...

— Je m'en souviens toujours, et je la tiendrai ; sois tranquille ; dors, mon enfant » !

Alors Marie s'endormit.

Le silence de l'éternité avait envahi la maisonnette du pauvre Cyprien, ne laissant derrière lui que des larmes et de l'abandon.

Le coup fut rude à supporter ; aussi Cyprien prit-il du temps à s'en remettre. Ce départ avait tout dérangé et, comme bien d'autres projets, celui de mettre Jean au séminaire fut abandonné. En ces temps de douleurs, son père avait vieilli de dix longues années ; cette vieillesse prématurée affaiblissait ses forces ainsi que son courage, et Jean lui-même avait demandé à rester pour venir en aide au travail paternel.

Les jours passaient devant eux, mornes et sans joie, lorsqu'un matin Daniel Gendron fit sa bruyante entrée dans la maison des délaissés.

Gendron arrivait en droite ligne de Saint-Ferréol. Là, il avait entendu dire que par en bas la pêche était bonne.

Si la pauvreté contrariait maître Daniel, en revanche l'esprit d'ordre ne le taquinait pas trop et, repoussé de toutes les fermes du comté de Montmorency, il s'en était venu sol-

liciter un engagement à la maison Robin. Elle avait besoin de bras ; il fut accepté, et sa première visite était pour Cyprien avec qui il avait bu plus d'un joyeux coup, lors des interminables flâneries de jadis, sur les bords de la Grande-Rivière de Sainte-Anne.

Cyprien n'aimait pas trop à revoir ceux qui avaient eu connaissance de sa vie de jeunesse ; aussi lui fit-il un accueil assez froid.

Gendron ne put s'empêcher de le remarquer :

« — Comme tu as l'air tout chose aujourd'hui, maître Cyprien ; est-ce que ça ne te ferait pas plaisir de me revoir ?

— Oui, oui, Daniel, ça me ferait plaisir en tout autre moment ; mais aujourd'hui c'est jour de pêche et, comme tu es novice, j'aime à te dire qu'on ne prépare pas en une minute tout ce qu'il faut emporter pour aller au large.

— Tiens ! je serais curieux de

t'accompagner pour voir ça ; tu me donneras ta première leçon.

— Je veux bien ; mais si tu veux suivre un bon conseil, tu ferais mieux de profiter de ton dernier jour de liberté ; car on travaille dur par ici.

— Bah ! ça me fait plaisir d'aller jeter une ligne ; et puis, nous parlerons du bon temps.

— Ah ! pour cela, non ! dit énergiquement Cyprien, je n'aime pas qu'on me le rappelle !

— Pourquoi donc, mon cher ? Nous buvions sec et nous chantions fort alors ! Est-ce que cela n'était pas le vrai plaisir, Cyprien ?

— Daniel, ce qui est mort est mort ; laissons ça là.

— Comme tu voudras, monsieur ; mais tout de même, tu es devenu fièrement ennuyeux ! et toi qui riais de si bon cœur de notre curé, tu as rattrapé le temps perdu, et te voilà maintenant plus dévot que le pape ».

Sans répondre, Cyprien se dirigea vers la grève, suivi de Jean et de

Daniel ; là, ils poussèrent la berge à l'eau, et se mirent à ramer vers le large.

Le temps était légèrement couvert ; un petit vent soufflait doucement, et tout promettait une bonne pêche. Daniel chantait une chanson de rameur, pendant que Cyprien et Jean fendaient silencieusement la lame ; cela dura ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur les fonds ; alors, ils se mirent courageusement à pêcher.

Pendant deux bonnes heures, ils y allèrent de tout cœur, et la berge s'emplissait de morues, lorsque Daniel interrompit tout à coup son travail, en disant :

« — Ne trouves-tu pas, Cyprien, que la brise renforcit ? il serait plus prudent de rentrer, qu'en dis-tu ?

Cyprien sembla sortir d'une longue rêverie : du regard, il fit le tour de l'horizon ; puis, d'une voix brève, il commanda à Jean :

» — Lève la haussière !

Et se tournant vers Daniel :

» — Déferle la voile ! je prends la barre ! déferle vite, nous n'avons pas de temps à perdre, Daniel !

Une minute après, la berge était coquettement penchée sur la vague et volait à tire d'aile vers la pointe du banc de Paspébiac.

On était alors vers les derniers jours de mai ; il fait encore froid à cette époque, surtout par une grosse brise, et rien de surprenant si les mains s'engourdissaient facilement. Daniel ne le savait bien que trop ; car il se soufflait dans les doigts depuis quelque temps, lorsque tout à coup, portant la main à sa poche, il en retira une bouteille de rhum.

Il la tendit triomphalement à Cyprien :

» — Prends un coup, mon homme, ça réchauffe, et ça n'est pas l'occasion qui manque par cette température-ci. Diable ! qui a eu l'idée d'appeler cette baie, la baie des Chaleurs ?

— Garde pour toi, Daniel ; je n'en prends pas, merci ! Veille toujours à l'écoute ! Et il secoua tristement sa pipe par-dessus bord de l'air d'un homme qui ne se sent pas le cœur à l'aise.

Cependant la brise montait grand train. De minute en minute, le temps se chagrinait ; les nuages gris étaient devenus noirs comme de l'encre, et pour cette nuit-là la mer ne présageait rien de bon. Tout à coup la berge prêta le flanc, et une vague plus grosse que les autres, arrivant en ce moment, couvrit Cyprien des pieds à la tête.

Roussi tint bon tout de même ; sa main n'avait pas lâché la barre ; ses habits ruisselaient, le froid augmentait, et Daniel qui avait à demi esquivé ce coup de mer, s'en consolait en reprenant un second coup.

» — Là, vraiment Cyprien, tu n'en prendrais pas ? Ça fait furieusement du bien pourtant, lorsqu'on est mouillé » !

Cyprien eut un frisson ; il ne sentait plus la pression de ses doigts sur la barre ; l'onglée l'avait saisi, et détachant une main du gouvernail, il la tendit enfin vers Daniel et but à longs traits.

Il avait menti à sa pauvre morte !

Qu'advint-il d'eux depuis ? Nul ne le sait.

Le lendemain matin, on trouva à l'entrée du Banc une berge jetée au plein, la quille en l'air, et à ses côtés, maître Daniel Gendron qui avait perdu connaissance.

Depuis ce sinistre, on aperçoit à la veille du mauvais temps une flamme bleuâtre courir sur la baie.

— Suivant les rapports de ceux qui l'ont examinée, dit l'abbé Ferland, elle s'élève parfois au sein de la mer, à mi-distance entre Caraquet et Paspébiac. Tantôt petite comme un flambeau, tantôt grosse et étendue comme un vaste incendie, elle s'avance, elle recule, elle s'élève. Quand le voyageur croit être arrivé

au lieu où il la voyait, elle disparaît tout à coup, puis elle se montre de nouveau, lorsqu'il est éloigné. Les pêcheurs affirment que ces feux marquent l'endroit où périt dans un gros temps une berge conduite par quelques hardis marins du nom de Roussi ; cette lumière, selon l'interprétation populaire, avertirait les passants de prier pour les pauvres noyés.

Ceci est la pure vérité.

Aussi, voyageurs et pêcheurs, lorsque vous verrez osciller un point lumineux au fond de la baie des Chaleurs, agenouillez-vous, et dites un *De profundis* pour les deux défunts, car vous aurez vu le *feu des Roussi*.

TABLE DES MATIERES

PAGES

PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ, FILS

Notice biographique et portrait 12

L'homme du Labrador..... 13

ALPHONSE POITRAS

Notice biographique et portrait 34

Histoire de mon oncle 35

PHILIPPE-AUBERT DE GASPÉ, PÈRE

Notice biographique et portrait 46

Une nuit chez les sorciers.... 47

L'aventure de David Larouche 66

Légende du père Romain Chouinard 75

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

Notice biographique et portrait 106

Le feu des Roussi 107

PS
9321
M37
1913
Sér.1

Massicotte, Édouard Zotique
Conteurs canadiens-français

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY